

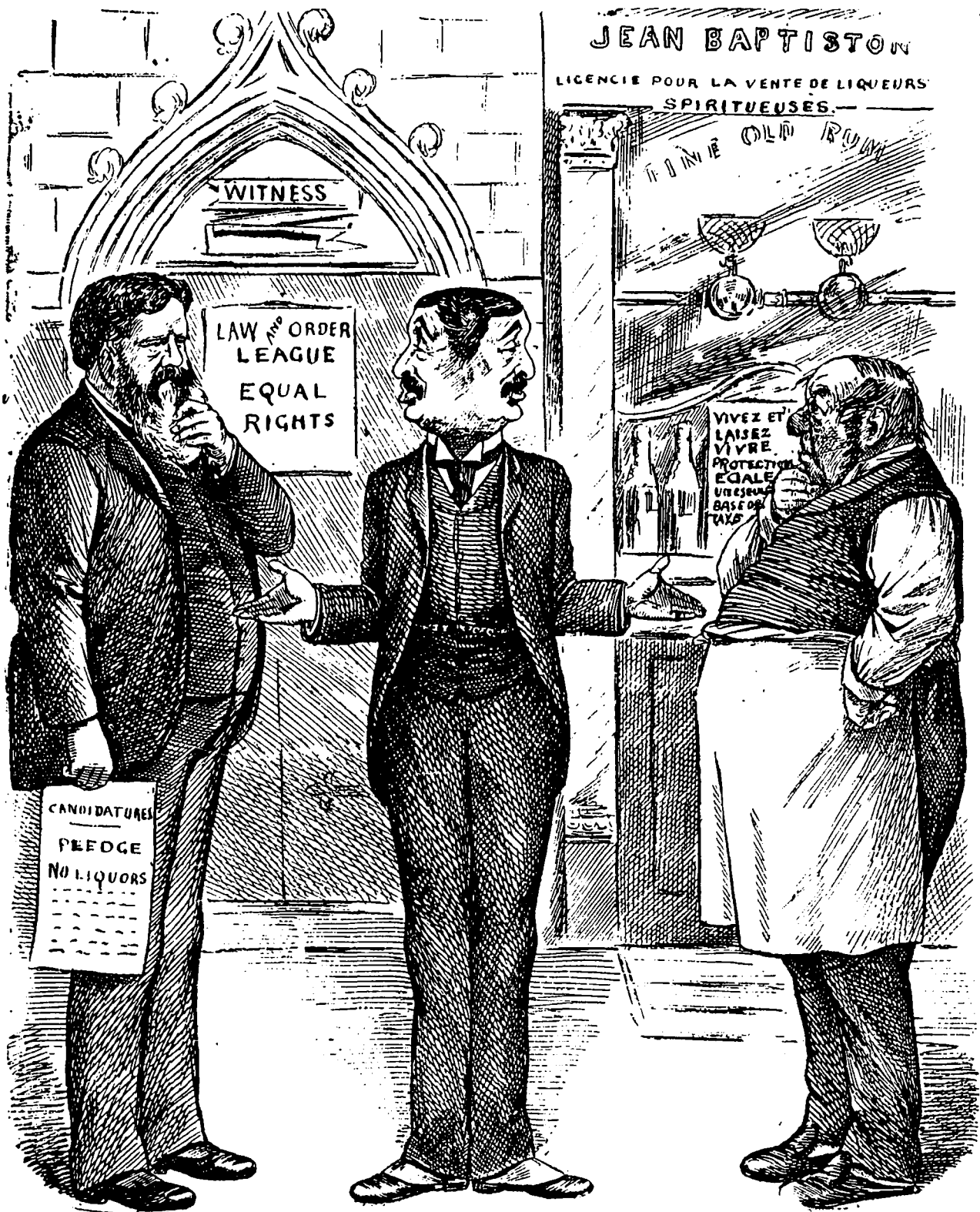
Le Samedi

VOL. II.—NO. 1

MONTREAL, 14 JUIN 1890.

LE NUMERO 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

COUTEAU A DEUX TRANCHANTS



Les Puritains du Witness, (au candidat).—Etes-vous pour le débit des liqueurs spiritueuses ?

Le Candidat.—Au contraire, je veux abolir cette plaie.

L'hôtelier.—Comment ! Vous prétendez que la vente des liqueurs est une plaie !

Le Candidat, (baissant la voix).—Laissez-moi donc finir ; je disais : " je veux abolir cette plaie des fanatiques, veulent empêcher le pauvre monde de vivre."

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 14 JUIN 1890.

CHASSE-SPLEEN

Le chiffre 9 est comme un paon ; il n'est rien sans sa queue.

Livrogne est le meilleur comptable du monde ; il balance toujours.

Il est plus difficile de bien passer la porte d'un salon qu'un examen.

Les enfants sont comme le beurre ; ils deviennent forts en vieillissant.

La somme qu'on reçoit est toujours petite, celle qu'on paie est toujours grande.

On jurerait que les cordonniers veulent rétablir dans le pays la contrainte par corps.

On s'étonne à tort du grand nombre d'illettrés qu'il y a dans le monde ; nous naissons tous ainsi.

Un homme d'esprit a baptisé sa cuisinière qui cassait toute sa vaisselle : *Marie de Castro (casse trop)*.

Quand on songe à la couleur de l'encre, on est forcé de convenir que la lumière est due à la noirceur.

Ne dites jamais d'une femme qu'elle a la voix douce comme du lait ; autant dire qu'elle a la voie lactée.

Il n'y a pas une petite fille qui ne désire de porter des robes longues pour pouvoir les relever en traversant la rue.

Conseil d'une mère à sa fille : "Rappelez-vous, mon enfant, qu'une jeune fille honnête ne doit jamais mentir sans nécessité."

On a beau dire, jamais un homme ne fait de chute contre son gré ; le fait est qu'on ne peut jamais tomber sans inclination.

Un amoureux qui visite une famille ornée de deux superbes jeunes filles brunes ne manque jamais de dire qu'il aime les *noires sœurs*.

La femme est un milieu entre l'homme et l'enfant. Ceux qui la traitent en enfant la font dupe, ceux qui la traitent en homme en sont dupes.

LE SAMEDI a fait cadeau d'un chapeau neuf à chaque membre de son personnel ; personne n'a critiqué cette nouvelle manière de passer le chapeau.

Il y a des cordes auxquelles les plus habiles ne seraient pas capables de faire un nœud, même si elles en avaient déjà : une corde de bois par exemple.

Les journaux humoristiques ont toutes les raisons du monde de plaisanter sur l'honnêteté des marchands de charbon. Ils n'ont pas de scrupule dans leurs poids.

Si l'on vous demande si ce n'est pas sous tel avocat que vous avez fait votre stage d'étudiant, ne répondez pas :

"—Oui, j'ai fait sous lui."

Pensée d'un maître d'hôtel :

"A mon avis, le mari d'une femme coquette doit perdre souvent l'appétit, parce qu'il craint toujours de voir l'heure de la *soupe souper*."

Les Français ont trouvé un moyen facile et commode de battre le roi de Dahomey dont l'armée est composée de femmes ; ils lancent des souris vivantes dans les rangs des terribles Amaganes.

C'est un autre que nous qui a trouvé que "la civilisation, c'est de tuer son ennemi à six mille pieds avec un boulet de canon, et la barbarie, de lui couper la tête avec un sabre ;" mais c'est tout de même vrai.

On ne sait généralement pas que les chevaux ont plus de poil d'un côté que de l'autre. Du reste, il suffit de les observer un instant pour comprendre qu'en effet le côté du dehors doit en avoir beaucoup plus.

Il y a eu grand émoi, mardi dernier lorsque, parmi les nouvelles électorales, il a été annoncé que la foule avait tué un des candidats. Ce n'est que par le journal du lendemain qu'on a appris qu'il avait été seulement *lué*.

On connaît le mot de Fontenelle au sujet d'un livre médiocre : "Voilà un mauvais ouvrage qui en fera faire un bon." Une femme d'esprit, en présence de qui on le répétait, ajouta : "C'est ce que Dieu dut se dire après avoir fait l'homme."

Nous connaissons une maison de la rue Sainte Catherine qui possède un parterre à bon marché. Il y a dans la famille trois sœurs qui s'appellent Rose, Marguerite et Hyacinthe. Lorsqu'elles sortent ensemble, c'est une *plate bande*.

Voici un conseil d'ami. Quand vous voudrez vous chausser à bon marché, commandez deux paires de bottes chez deux cordonniers différents ; renvoyez à l'un la chaussure du pied gauche, sous prétexte qu'elle vous fait mal et à l'autre la chaussure du pied droit, et allez vous promener avec les deux que vous avez gardées

BATTEUR DE FEMMES

M. Prudhomme.—Madame Prudhomme, j'ai la douleur de vous annoncer que j'ai pris la ferme résolution de rompre toutes relations avec les Courtaud, nos voisins.

Madame P.—Tu rêves, Joseph, ce sont de braves gens.

M. P.—Chrysostôme Courtaud est une brute à face humaine ; il m'a dit lui-même qu'il avait, hier soir, battu quatre fois sa femme et sa belle-mère.

Madame P.—C'est incroyable ! Mais comment l'a-t-il battu, encore ?

M. Chrysostôme.—Au whist. Dix fois de suite.

MOTS D'ENFANTS

A la procession de la Fête-Dieu, Fred voit le défilé pour la première fois. Quand arrive le tour de deux cents orphelins tous habillés de la même manière, il ne peut s'empêcher de s'écrier :

—Comme il y on a des petits frères dans cette famille-là !

Grand'maman.—Tais-toi, mon amour, les enfants doivent garder le silence quand les grandes personnes parlent.

L'amour.—Alors je deviendrai muette ; parce que des grandes personnes ça parle tout le temps.

Fanny (7 ans).—Tante Jeanne est une grande hypocrite.

Maman.—Pourquoi cela mademoiselle ?

Fanny.—Il y a une heure qu'elle tape sur son piano en criant et en gémissant, comme si elle avait un gros chagrin, et elle n'a pas seulement versé une larme. Tu sais, je l'ai guettée.

—Tiens, Johnny, voilà une pomme pour toi.
—Merci, madame, vous n'en avez pas une pour p'tite sœur ?

—Si, mon enfant, c'est gentil d'avoir pensé à elle.

—Oui, madame, parcequ'elle m'aurait pris la mienne.

Florence (6 ans).—Maman, est-ce que les chiens sont mariés ?

Maman.—Non mon enfant.

Florence.—Alors, pourquoi que Fido grogne tout le temps après Beauty pendant qu'ils déjeunent ?

Papa (en soirée).—Joe, remets tout de suite ce gâteau dans l'assiette ; tu devrais savoir mieux te conduire que ça.

Joe.—Parles pas si haut papa ; tu n'as pas besoin d'apprendre au monde que j'ai été mal élevé.

LITTÉRATURE DANGEREUSE

Mlle Espégle.—Croyez-vous, M. le Ministre, que le mariage soit une loterie.

Le Ministre.—Dans beaucoup de cas, oui.

Mlle Espégle.—Alors, Monsieur le Ministre, vous devriez bien demander à votre collègue des postes d'interdire la circulation des lettres amoureuses.

CRITIQUE MUSELEE

Le mari (en sortant de la messe).—C'est étonnant, ma chère amie ; mais vous ne m'avez pas encore dit que le chapeau de madame Swell était commun et de mauvais goût.

Madame (qui avise aux moyens de s'en acheter un neuf).—Il est en tous points semblable au mien.

UN AMOUR TROP AVEUGLE

De Gandin.—Vous paraissez en froid avec Mademoiselle Précieuse, je croyais pourtant que vous l'aviez chantée en vers.

De Rimfort.—Hélas ! Maudit poème, c'est à lui que je dois cette froideur et mon malheur.

De Gandin.—Et comment donc ?

De Rimfort.—Je me suis trompé sur la couleur de ses yeux.

MAUVAISE OPERATION

Docteur (à un pauvre).—Tenez, mon ami, je m'engage à vous rendre la vue, si vous voulez que je vous soigne.

Mendiant (aveugle).—Ah ! bien non, par exemple ; ça détruirait mon commerce.

A LA FEMME

La force nait chez vous du sein de la faiblesse ;
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissions, plus vous nous tourmentez.
Et c'est par ces tourments que vous nous enchantez.
Si d'un défaut sur vous on s'apprete à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connaît.
Il faut vous adorer quelque dépit qu'on ait.

LES ENFANTS DES HOMMES

(5me composition d'un Enfant de Chœur.)

(Pour le SAMEDI)

Les enfants sont le commencement du grand monde ; ils ne sont pas pour cela plus raisonnables que des grandes personnes.

Il y a plusieurs catégories d'enfants, entr'autres : les Enfants des Frères, les Enfants des Deux-Sexes, les Enfants des Sœurs, les Enfants de Nantes, les Enfants-Trouvés, les Enfants d'Ecole, et les Enfants de Chœur ; cette dernière classe est la plus aristocratique ; j'y appartiens depuis bientôt 36 ans. Il y a aussi les Enfants du Voisin ; ce sont les plus insupportables qu'on ait encore vus.

Les enfants viennent au monde dans leur bas âge, et sont presque tous jeunes ; cependant, ils se rencontre de nobles exceptions qui grandissent et atteignent un âge avancé, en conservant leur "air enfant."

Il n'est pas déterminé à quel âge les enfants entrent dans l'adolescence. J'ai consulté, à ce sujet, plusieurs auteurs (de leurs jours) sans obtenir les renseignements désirés. Je crois que cet âge varie chez les différents peuples et suivant les époques.

Dans les temps bibliques, la tradition rapporte (et ceci est appuyé par un affidavit signé devant un juge de Paix) que défunt Mathusalem était encore enfant à 228 ans, et qu'il ne s'endormait jamais sans prendre son pouce ; à 300 ans, il n'avait pas encore fait sa première communion, quoiqu'il récitât son chapelet par cœur tous les soirs. Le moyen âge des enfants au Moyen-Age était de 30 à 35 ans. Aujourd'hui il est difficile de se prononcer, vu la multiplicité du sujet.

Les enfants contribuent pour une large part à augmenter les familles auxquelles ils appartiennent. La quantité d'enfants n'appauvrit pas les parents ; c'est plutôt la qualité.

Les enfants choisissent rarement leurs parents ; cependant, il est cité des exemples où plusieurs enfants arrivant dans une famille pauvre, se réunissent d'avance au nombre de douze, afin de pouvoir offrir au père un cadeau de 100 acres de terre.

Il y a des enfants fort intelligents, et il y en a d'autres qui... le sont aussi ; mais le plus fin de tous c'est "l'enfant à sa mère."

L'enfant se nourrit de lait, de biscuits, de pommes vertes, de bonbons, de terre, de cerises à grappe et autres liquides analogues ; mais ça n'empêche pas que toujours il pleure pour avoir son Castoria.

Il y a beaucoup d'enfants parmi les orphelins ; mais la proportion, "au marc la livre", des orphelins chez les enfants n'est pas aussi grande que chez les gens âgés qui sont presque tous orphelins.

Les enfants sont reconnus pour leur caractère de franchise ; mais rendus à 6 ans, ils commencent à dissimuler leur âge, et déjà se rajeunissent

pour pouvoir voyager dans les chars sans payer.

Un grand poète du Labrador s'est écrié un jour : "Il n'y a plus d'enfants !" Je ne partage pas son opinion. Bien peu d'hommes ont échappé à l'enfance pendant leurs premières années.

Peu de grandes personnes ont pu conserver l'innocence et la pureté qu'on aime à constater chez les enfants ; il y en a cependant ; elles appartiennent à la "Sainte-Enfance."

Les enfants qui "honnorent leurs père et mère" vivent longtemps, mais pas toujours comme des enfants ; ils finissent cependant par vieillir et mourir en enfance.

ATSANNEN.

Québec, 7 juin, 1890.

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROU-CHAILLONNADES

Aimables lecteurs et charmantes lectrices du populaire SAMEDI, permettez-moi de vous communiquer aujourd'hui le texte d'une lettre qui vient de me tomber sous la main, et qui m'avait été écrite par un capitaine anglais que j'avais connu ici, il y a trois ans.

Cette lettre vous prouvera avec quelle facilité on peut écrire le français.

Il me raconte l'histoire d'un naufrage qu'il a fait.

Lisez plutôt :

ST JOHN, New-Brunswick,
Jouillette la 4 1889.

Chaire ami,

Dan le moman que je écri à vos, je avai la chagrine de dire à vos que je ai manquer perdiou ma schooner avec toute son charge. Nous partir de Lands-River, N. S. avec oune charge de charbone, et la premier nouite souivant, oune fourieuse tanpet se lever et enporter quate matlo dan le maire ; je fu raister toute seule avec le seconde et oune petite mouss. Quelque tens aprèt, oune gross maire enporter le seconde. Je sauter dedan oune chaloup pour sover la seconde, mais étai tro tarre pour sover loui.

Quand moi retouru pour aler en arierr, la schooner avoir disparu. Je avoir charchai en vin pour elle duran le nouit, et le matin ensouite, je terrir a oune petite village sur la côte. La petite mouss, avoir été seull dan la schooner attenda l'arrivé à moi, garder la schooner proche du vant et encore retenir assez de mouveman pour permett à elle de être d'rigé. Dans le matin, loui voir que ces moi pas revenir, il alai loin pour St John, N. B.

Naviguan la schooner clair de plousieur dan gereu poins, loui voir le port, mais loui être soufler loin par des vent forte. Quand le brise changer dans oune favorable vente, il assembler toute son force, pour faire la port de St John, et entrer loui. Fatiguai pour resté trop lontan a le rou, et pour sa travail et son penne, loui courir la schooner sur le sable, baissai le voile et se coucher ensouite.

Moi avoir ariver at St John devant la schooner, et avoir depaicher oune tug pour chercher elle. Et quant moi reveiller le matin ensouite, moi voir ma vaisau sur le sable. Moi aller sur la bord, et moi trouver la brav petite mouss vite endormi, et pensan pas que loui avoir faite oune chose extradinaire.

Je pris vos de voloire bien meccuser pour ces longue detaille, je soui encor dans les exitation, je vos écrier oune autre letter bien vit.

Vot toute devouer,

FRED WEHOSKEY,
Captain Schoener Emily F. White.

* *

Parmi les méprises burlesques qui se voient tous les jours sur les lignes de chemins de fer, laissez-moi vous raconter celle dont j'ai été témoin, l'hiver dernier dans un train de l'Inter-colonial.

Un fermier, qui demeurait à quelques milles en bas de Québec, prit passage avec sa femme dans le train, en route pour Québec. Celle-ci

avait une dent qui la faisait terriblement souffrir, et venait en ville dans la simple intention d'aller chez le dentiste pour la faire extraire.

Le couple prit place sur un siège dans le char où j'étais ; et aussitôt que le train fut en marche, l'habitant passa dans le char à fumer pour tirer une touche, en disant à sa femme qu'il reviendrait immédiatement.

Pendant l'absence du mari, le conducteur du train vint à passer avec son *punch* à la main, et d'un geste significatif, désigna le billet que la vieille tenait dans sa main, afin qu'elle le lui donnât pour le faire perforer.

Celle-ci voyant probablement cet instrument pour la première fois, et croyant reconnaître dans le conducteur un dentiste, ôta soigneusement son chapeau, le posa à côté d'elle et ouvrit la bouche en disant :

"Vous n'avez pas besoin de me faire prendre du chloroforme, docteur ; arrachez-là comme ça, tout d'un coup. Je suis capable d'endurer le mal, et quand Jean viendra il règlera avec vous."

Et les passagers de rire comme des bossus.

* *

Quelqu'un demandait un jour à un célèbre peintre, en face d'un de ses plus beaux tableaux.

"Mais, dites-moi ! mon ami ; quel est ce tableau ?"

"C'est le coucher du soleil."

"Mais, où donc est le soleil ?"

"Il est couché."

"Certainement, mais il n'y a aucune couleur, aucun reflet de lumière qui indique le soleil couchant ?"

"Non, c'est un soir sombre, nuageux."

"Mais je ne vois absolument rien qui soit de nature à démontrer que c'est le soir au lieu du matin !"

"Comme vous êtes stupide !" répondit le peintre, "ne voyez-vous pas ces poules près de l'arbre ? Le coq ne chante pas, n'est-ce pas ? Eh bien ! ceci vous prouve que ce n'est pas le matin."

AGUE ÉRAITE.

Lévis, juin 1890.

DISPARITION MYSTERIEUSE

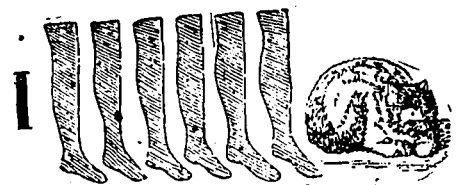
A la morgue, chez Dumaine, 1 heure du matin.
Coups violents répétés.

Le gardien.—Avez-vous fini de cogner ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Soulafort.—C'est mon droit... établissement public... veux savoir si z'avez quelqu'un comme moi dans votre glacière à squelettes... très inquiet... pas rentré chez moi d'puis trois semaines... sais pas ce que j'suis d'venu, p'têtre mort...

Il se met à sangloter jusqu'au moment où une paire de boutons jaunes le mène à la station.

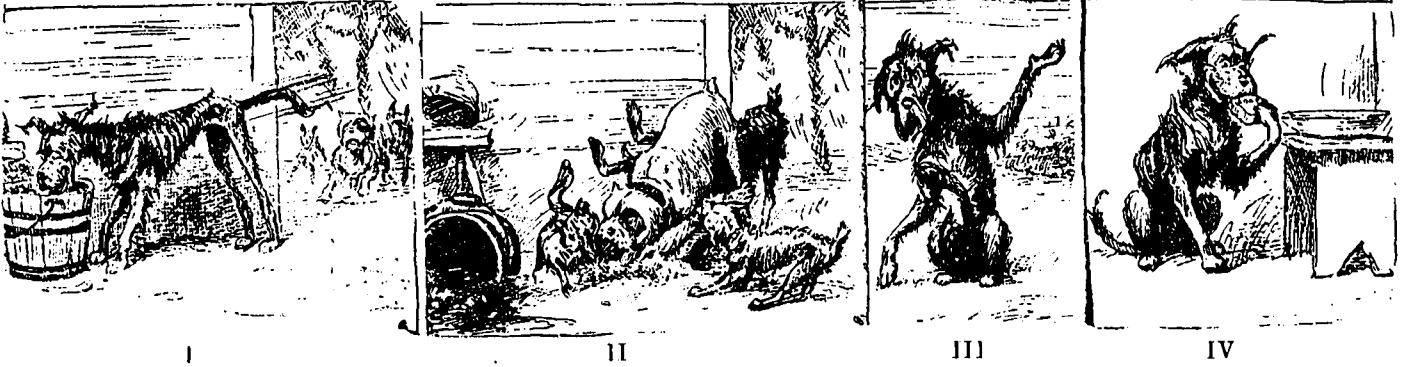
REBUS



Solution du dernier rebus :

"QUI VISE TROP HAUT DÉPASSE LE BUT."

UNE VENGEANCE DE CHIEN

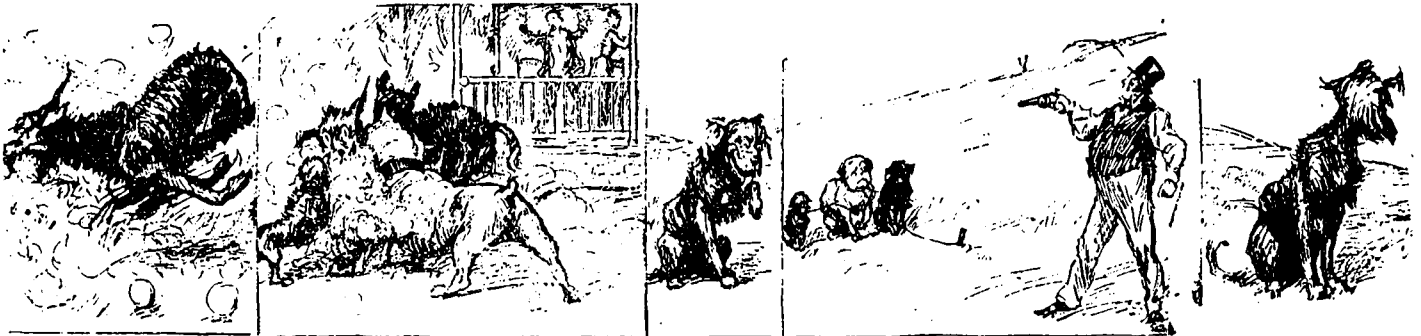


I
Tramp au long poil. — Le ciel, va-t-il enfin me permettre de prendre un repas.

II
— Maléliction ! J'étais si bien parti !

III
— Ah ! je me vengerai !
— Oui ! je me vengerai ! Je le jure par cette palette de savon.

IV
— Je m'en frotte la gueule ; et comme j'ai vu un de mes cousins mourir curagé, je vais me donner ses airs.



V
— Maintenant, courons à la vengeance. Aussitôt qu'il y aura du monde aux fenêtres, vous allez voir.

VI
— Cristi que ça prend ! Ecoutez donc le maître crier : au chien enragé !

VII
— Une excellente place pour tout voir, sans être vu. Attendons.

VIII
— Ça y est... Mes vieux, vous feriez bien de songer à vos vieux péchés.

IX
— Pour la première fois de ma vie, je vais donc dormir la conscience satisfaite !

LE DROIT DE BATTRE SA FEMME... AUTREFOIS

UN MARI A-T-IL LE DROIT DE BATTRE SA FEMME ?

Un vieux proverbe dit :

Il est permis de battre sa femme, mais il ne faut pas l'assommer.

« Ce proverbe, dit M. Quitard, a été originairement une formule de droit. Plusieurs anciennes chartes de bourgeoisie autorisaient les maris, en certaines provinces, à battre leurs femmes, même jusqu'à effusion de sang, pourvu que ce ne fût point avec un fer émoulu, et qu'il n'y eût point de membre fracturé. Les habitants de Villefranche, en Beaujolais, jouissaient d'un pareil privilège, qui leur avait été concédé par Humbert IV, sire de Beaujeu, fondateur de leur ville. Quelques chroniques assurent que le motif d'une telle concession fut l'espérance où était ce seigneur d'attirer un plus grand nombre d'habitants, espérance qui fut promptement réalisée.

* *

Le mari peut battre sa femme... *Flagellando uxorem.* (Baluz. II, 1378).

* *

Tout mari peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudit, ou quand elle le dément, pourvu que ce soit modérément, et sans que mort s'ensuive. (Beaumanoir, *Code féodal*).

* *

La *Chronique bordelaise*, année 1311, rapporte ce fait singulier : « A Bordeaux, un mari, accusé d'avoir tué sa femme, comparut devant les juges et dit, pour toute défense : Je suis bien fâché d'avoir tué ma femme ; mais c'est sa faute, car elle m'avait grandement irrité. Les juges ne lui en demandèrent pas davantage, et ils le laissèrent se retirer tranquillement, parce que la loi, en pareil cas, n'exigeait du coupable qu'un témoignage de repentir. »

* *

Le Koran permet aussi aux maris de battre leurs femmes, mais toute correction infligée doit être juste et méritée. « Vous réprimanderez les femmes, dit le Prophète, dont vous aurez à craindre l'inobéissance ; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les frapperez même ; mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. »

* *

La coutume du Beauvoisis autorisait le mari à battre sa femme, pour la corriger, sans mort et sans meurtre (mutilation).

* *

Une chronique russe rapporte qu'un nommé Jarness, qui, il est vrai, avait été trompé par sa femme, avait pris l'habitude de la faire fouetter le dimanche et le jeudi, après le repas du milieu du jour et avant d'aller dormir. Il disait à sa femme Nadejna que cela lui procurait des rêves aimables et roses, et qu'au moins il dormait plus tranquille, ayant conscience d'un devoir accompli. (Cité par M. Godard).

* *

On raconte qu'une jeune moscovite, mariée depuis quelques mois, se plaignit à sa mère que son mari ne l'aimait pas. Celle-ci lui en demanda la raison, et elle répondit naïvement : « Il ne m'a pas encore battue. »

* *

Le 20 janvier 1854, on lisait dans le journal la *Presse* :

« Il ne paraît pas un seul numéro d'un journal anglais qui ne contienne le récit de quelque acte de brutalité commis par un mari sur sa femme. Ce n'est pas un des beaux côtés des mœurs anglaises ; mais il faut reconnaître qu'il s'élève dans la classe éclairée d'énergiques protestations contre ces habitudes de violences. Les comptes-rendus des tribunaux de police contiennent beaucoup de noms, beaucoup de détails, mais il paraît qu'ils ne disent pas tout encore. Un gentleman écrit à M. Hammil, juge de Worshipstreet, et lui demande, dans l'intérêt de l'adoucissement des mœurs, une publicité plus complète de ces

sortes d'affaires. Voici cette lettre, que nous reproduisons comme renseignement curieux de moralité :

« Monsieur,

« Je lis aujourd'hui dans un journal le compte-rendu d'une nouvelle affaire de mauvais traitements exercés sur une femme, et je vois que le prévenu a manifesté quelques appréhensions de la publicité que cette affaire allait recevoir. Cela me fait penser qu'il y aurait peut-être un moyen de rendre moins fréquentes ces lâches et odieuses attaques, dont les femmes sont victimes, et qui occupent chaque jour une grande partie des audiences de nos tribunaux de police. Ce serait d'afficher chaque jour la liste des personnes convaincues d'actes de violence envers les femmes, et de donner les noms et l'adresse de toute personne condamnée pour des faits de cette nature.

« Il résulte, en effet, de presque tous les débats, que ces mauvais citoyens apprécient avec trop d'indulgence les actes cruels qui se passent dans l'intérieur de leur domicile. S'ils voyaient, toutes les fois qu'ils viennent au tribunal, une liste de noms et d'adresses comme celle que je propose, exposée aux yeux du public, il est probable que cela tempérerait la violence de leurs habitudes.

« Puisque les punitions que prononcent les tribunaux sont insuffisantes pour corriger ces habitudes grossières, la justice ne saurait être blâmée en essayant d'une mesure nouvelle et exceptionnelle.

« Signé : Edmond Fry. »

* *

Un charretier montrant un jour son fouet, disait : « Voici la paix de mon ménage ! — Vous frappez votre femme, lui dit-on ? — Sans doute. — Vous n'en avez pas le droit. — Pourquoi ? Quand mon cheval ne va pas, je le bats bien. Votre femme ne peut se comparer à votre cheval. — Non, ma foi, car elle est plus entêtée que lui. — Qu'importe son entêtement ? C'est une lâcheté que de se mettre en colère contre une femme. — Ah ! monsieur, je la bats, mais je ne me mets pas en colère ! »

(E. Legouvé)

“ Une bonne correction, dit Salomon, vaud mieux aux femmes qu'un collier de perles.”

* *

Boccace, dans un ses contes, a cherché à démontrer que le meilleur, l'unique moyen de soumettre une femme, c'est de la châtier.

* *

Un autre italien a dit : “ Les femmes sont comme les côtelettes ; plus on les bat, plus elles sont tendres.”

* *

Tilly fait la remarque que “ les femmes résistent souvent aux plus nobles procédés, et sont presque toujours subjuguées par le charme des plus mauvais traitements.”

Ce qui autorise à croire que du temps de saint Chrysostôme, les maris chrétiens et autres battaient assez fréquemment leurs femmes, c'est qu'il crut devoir leur adresser cette remontrance : “ Qu'il ne vous arrive jamais, dit-il, de battre ni d'outrager votre femme ; car c'est le dernier opprobre, non à elle qui souffre l'injure, mais à vous qui la lui faites. Et, que dis-je, votre femme ? Je tiens même indigne d'un homme de frapper et d'outrager sa servante. Et si c'est une action honteuse pour un maître d'exercer des violences envers une fille esclave, quelle infamie n'est-ce pas d'en exercer envers sa propre femme, qui est de condition libre et honorable ? Voyez les lois des païens mêmes : vous trouverez que leurs législateurs séparent de corps et d'habitation une femme d'avec son mari lorsqu'il lui a fait ces sortes d'outrages, le jugeant indigne de vivre avec elle. Et aussi n'est-ce pas une dernière et souveraine injustice de traiter celle qui est la compagne de sa vie, et qui lui est jointe par une société générale dans toutes les choses divines et humaines, avec la même ignominie que si on ne la lui avait donnée que comme une captive pour lui faire éprouver la plus basse servitude ?

“ C'est pourquoi si cet homme doit être encore tenu pour un homme raisonnable, et non pour une bête farouche, je l'estimerai aussi coupable qu'un fils qui battrait son père ou sa mère...”

“ ...Et combien y a-t-il non seulement d'injustice et d'insolence, mais de honte et de scandale pour un mari, qu'on entende du dehors de la maison, d'une rue ou d'une place publique, les pleurs ou les gémissements d'une femme ; que les voisins, frappés du bruit et des cris, accourent au secours de cette pauvre malheureuse, qu'il traite cruellement, comme si quelque lion ou quelque tigre était entré dans ce logis et qu'il y déchirât quelque personne ?

“ Certes, un mari qui s'expose à cet opprobre, et qui s'en voit flétrir à la vue du monde, devrait plutôt désirer que la terre s'ouvrit sous ses pieds pour l'engloutir et le dérober aux yeux de ceux qui ont été témoins et qui ont eu horreur de sa barbarie, que de paraître jamais en public.”

(Cité par Le Maître, dans ses *Plaidoyers et Harangues*).

COMPLIMENT DOUTEUX

Furceur à un écrivain vaniteux. — Vous êtes sans contredit un des premiers citoyens de la dernière moitié de ce siècle.

L'écrivain. — Vous êtes réellement trop indulgent ; je ne m'attendais pas à voir mes quelques productions si hautement appréciées par un homme de votre valeur.

Le furceur. — Mais ne m'avez-vous pas dit que vous êtes né le 1er janvier 1851.

L'écrivain (bas). — Crétin.

TRISTE ACCIDENT

Mrs O'Coork. — Ainsi, ce pauvre petit Teddy est mort ! qu'est-ce qu'il a eu ?

Mrs McQuirk. — Pauvre ange ! c'est un pur accident. Cette chère innocente créature, ça l'amusait de jeter des briques dans les carreaux des chinois...

Mrs O'Coork. — Pauvre petit ! Ce sont des païens...

Mrs McQuirk. — L'agneau du bon Dieu ! seulement il s'est trompé, hier, et il a attrapé une irlandaise... Il a expiré au bout de cinq minutes.

LA CHARRUE AVANT LES BŒUFS

Madame Denis. — Tu n'as pas honte ! Encore en fête ! Toi qui a pris la tempérance ce matin ! Tu n'es pas un homme ! un homme quand ça promet, ça tient sa promesse.

Denis. — Ne pleure pas, bobonne... c'est rien... tu as raison... je ne ferai plus de promesses, ça fait que je pourrai les tenir.

MANQUE DE CONVENANCE

Rosa. — Qu'est-ce que vous m'apprenez là ? Henri marié ! jamais je ne pourrai me faire à cette idée.

Louise. — Pourquoi ?

Rosa. — Pourquoi ? mais vous connaissez les serments d'amour qu'il m'avait faits.

Louise. — Ma chère, je ne vous comprends pas ; vous l'avez assez brutalement rejeté, et de plus voilà trois mois que vous êtes mariée.

Rosa. — C'est précisément pour cela. S'il était aussi aimant, aussi dévoué, qu'il me le disait, il aurait du faire un deuil de garçon pendant un an au moins.

THEATRE-ROYAL

Le Théâtre Royal nous a donné de l'original cette semaine : un vaudeville rempli de bons mots, de traits d'esprit et de situations piquantes qui font les délices des amateurs du beau. Ce vaudeville de Marco et Rito est une excellente pièce exécutée par une excellente troupe.

Une compagnie qui compte des comédiens de la force de MM. Webster et Barry, des chanteurs et des danseurs tels que MM. Harvey et Armstrong, ne peut manquer d'avoir grand succès.

Les trois frères Gardner sont impayables et Marco et Rito, dont les contorsions extraordinaires les font ressembler à de véritables serpents, ont étonné les spectateurs ébahis.

Tout dans cette troupe est intéressant. On ne saurait passer nulle part une soirée aussi intéressante qu'au Royal. Ainsi n'oublions pas la matinée et la soirée de samedi.

LE GÉNIE DU COMMERCE



I

Le colporteur dans le désert. — Une idée ! Si je conclusais un traité de réciprocité avec la race des éléphants ! Quel débouché !



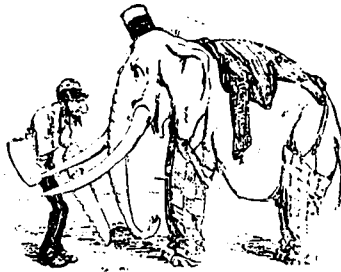
II

— Hello ! Signor Mastodonte, le roi des élégants. Pourquoi ne pas vous mettre au goût du jour ?



III

— Voyez donc, si vous épateriez votre famille !



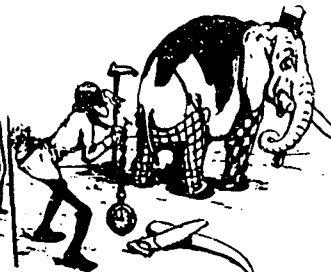
IV

— Comme c'est pour vous, je vais en faire une occasion. Tenez, gardez le tout pour un bout de cet os-ci, qui vous est tout à fait inutile.



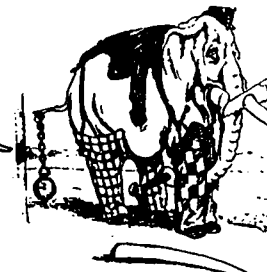
V

L'éléphant. — Me signez-vous une garantie d'un an ?



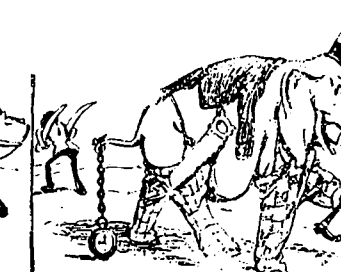
VI

Le colporteur. — Comment donc ! Bien plus que cela, je vous laisse ma montre en gage.



VII

— Quel chic ! Vrai, si je pouvais me passer de ma canne, je vous la donnerais. C'est si distingué... ! J'y pense ; je pourrais bien me faire une canne avec cet autre os qui vous nuit tant. C'est un rude cadeau que je vous fais.



VIII

(Partant avec deux cents dollars d'ivoire.)

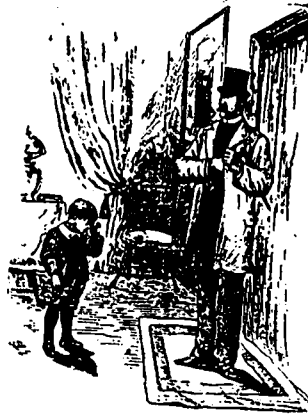
Au revoir, chagard ! Donnez mon adresse à vos amis.

NOS CHERIS



LIX

Edith, (qui vient de recevoir une poupée parlante, système Edison).—Oh ! Maman ! Je suis horriblement fatiguée. C'est ma poupée qui va faire la prière pour moi, ce soir.



LX

UN NOBLE JEUNE HOMME

Un prétendant.—Quel âge as-tu, Robert ?
Robert.—Je ne le sais pas,
Le prétendant.—Tu plaisantes ; tu dois savoir ton âge.
Robert.—C'est possible ; mais comment voulez-vous qu'un homme de cœur dise son âge, quand il a six sœurs ?

EXPLORATION DE MINES

Editeur financier d'un grand journal, (lisant).—"J'ai économisé \$200, que je voudrais faire fructifier. Me conseillez-vous de prendre des parts de la "Société Consolidée des Fabricants de défauts de cuirasse" (à lui-même). Connais pas ; jamais entendu parler de cette société. (à son secrétaire) Répondez non.

Courtier d'annonces (entrant).—La Société Consolidée des Fabricants de défauts de cuirasse, prend la quatrième page, entière, pendant six mois, plein prix ; seulement faut de bonnes réclames en plus. Acceptez-vous ?

Editeur financier.—Certainement. (à son secrétaire). Au fait répondez à cet idiot qui ne peut pas s'occuper de ses affaires, que la Société est très bonne, excellente affaire, dividende sûr ; l'engageons à y mettre tous ses fonds. Il peut nous les envoyer ; nous ferons la transaction, (à lui-même) ça paiera l'annonce.

BLASE

Potichard.—Est-ce que cet animal de Pataud a fait beaucoup de dégâts dans la dépense.

Mme Potichard.—Il a tout dévoré à part les fameux biscuits brevetés par la maison Blaguefort pour la nourriture des chiens.

UN JOURNALISTE EN HERBE

Maman.—Bonté divine, Georges, bébé est entrain d'avaler ton dernier poème.

Georges.—Ça n'a pas d'importance ; son estomac va le rejeter. Quand je porte mes poèmes à un journal, ils sont toujours rejetés.

LES MEILLEURS VOISINS

Raoul.—Cela doit être bien ennuyeux de demeurer si près du cimetière, côte à côte avec les morts.

Paul.—C'est ce qui te trompe ; jamais je n'ai eu de voisins s'occupant moins des affaires des autres que ceux-là. Muets, discrets comme la tombe.

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

PROCHE, CONTIGU.—Deux choses sont *contiguës*, quand elles se touchent ; elles sont *proches*, quand un très-petit intervalle les sépare. Deux chambres qui ont une porte de communication sont *contiguës*. Deux chambres, ouvrant l'une près de l'autre, sur le même palier, sont *proches*.

CONTINUITÉ se dit de l'étendue.—**CONTINUATION**, de la durée. La *continuité* d'une allée. La *continuation* d'une amitié, d'un travail.

CONVICTION, PERSUASION.—La *conviction* est l'effet de l'évidence ; on est *convaincu* par le raisonnement. La *persuasion* est l'effet de pensées morales qui peuvent tromper ; on se laisse persuader par l'éloquence. La *conviction* parle à l'esprit, la *persuasion* au cœur.

CORRECTION, EXACTITUDE.—On dit la *correction* du style, du langage. L'*exactitude* du récit, des détails. L'une tombe sur les mots, les phrases ; l'autre, sur les faits et les choses.

COSMOGONIE, COSMOGRAPHIE, COSMOLOGIE.—La première est la science de la formation de l'univers ; la seconde s'occupe de la terre dans ses parties ; enfin la troisième examine les résultats des faits, et tâche de découvrir les lois générales par lesquelles l'univers est gouverné.

APPRÉHENSION, CRAINTE, PEUR.—L'*appréhension* est le commencement de la *crainte*. La *crainte* devient de la *peur*. L'air préoccupé d'un homme sujet à des accès de fureur nous donne de l'*appréhension*, sa parole brève et saccadée produit la *crainte*, à laquelle succède la *peur*, lorsque sa violence éclate.

CRITIQUE, CENSURE.—La *critique* n'est pas toujours de la *censure*. On *censure* une chose mauvaise et reprobable : on *critique* les meilleurs ouvrages.

DÉCENCE, BIENSÉANCE, CONVENANCE. Vous serez mis avec *décence* toutes les fois que vous serez vêtu modestement ; avec *bienséance* lorsque vous vous laisserez guider par les exigences de votre position ; avec *convenance* lorsque votre costume sera en harmonie avec la saison et les circonstances.

DÉLATEUR, DÉNONCIATEUR.—Le premier révèle une idée plus basse plus vile que le second ; l'idée d'espionnerie. Le *dénonciateur*, en effet, se borne à manifester la connaissance d'un délit qu'il a pu connaître par hasard, tandis que le *délateur* dénonce après avoir cherché à découvrir.

LOGER, DEMEURER.—On *loge* dans une maison, dans un hôtel ; on *demeure* dans une ville, dans un village, dans une rue. *Je demeure à Paris, et je loge à l'hôtel du Louvre. Je demeure rue de Sèvres, je loge chez mon oncle.*

INFAMANT, DIFFAMANT, DIFFAMATOIRE.—Une chose *infamante* attire le déshonneur. Une chose *diffamante* provoque le mépris. On appelle *diffamatoire* un discours qui nuit à la réputation d'autrui.

DIRE, PARLER.—Il suffit de prononcer des paroles pour parler. Ainsi un petit enfant, un perroquet, *parlent* : on ne pourrait affirmer qu'ils *disent* quelque chose, attendu que le mot *dire* implique le raisonnement, l'intelligence, l'idée. "*Dieu est un être dont on parle sans en pouvoir rien dire !*" (SAINT AUGUSTIN).

DISCORD, DISCORDE.—La *discord* est un état de trouble, de dissension. Le *discord* rompt l'accord. La *discord* est en quelque sorte le résultat du *discord*.

DISCRÉTION, RÉSERVE.—La *discrétion* parle ou agit avec prudence, dans la juste mesure de ce que permettent le tact et la délicatesse. La *réserve* va plus loin, elle s'abstient.

QUOTIDIEN, JOURNALIER, DIURNE.—Ce qui est *diurne* revient chaque jour et en occupe toute la durée ; ce qui est *quotidien* revient chaque jour sans en occuper toute la durée ; ce qui est *journalier* se répète comme les jours, mais varié de même, et peut en occuper ou n'en pas occuper la durée. On dit : *Le mouvement diurne de la terre. La promenade quotidienne de ce vieux monsieur. Les besoins journaliers de l'homme.*

ÉBAHI, ÉBAUBI, ÉMERVEILLÉ, STUPÉFAIT.—On est *ébaï*, quand l'étonnement et la stupeur donnent un air d'ignorance naïve. On est *ébaubi*,



LXI

DIFFICILE A EXPLIQUER

Grand'maman, (à son Alice).—Oui, ma chère, c'est mon portrait quand j'avais ton âge.

Alice.—Comment que tu as fait, donc, pour changer ta tête ?

POUR QUI PRIERA-T-IL

Arocat.—Dites donc. Si un homme vous laissait un héritage de \$5,000, je crois que vous lui feriez brûler un fameux cierge ?

Le client.—Pas d'affaires ! j'en ferai brûler un, pour en trouver un autre comme lui.

LOGIQUE

Madame Aimable.—Ça me tourne le sang quand je te vois sortir de ces malheureuses buvettes.

M. Aimable.—Fallait donc le dire, à l'avenir je n'en sortirai plus.

lorsque cette surprise déconcerte et entraîne un sentiment de doute, d'indécision. On est émerveillé par une surprise qui charme. On est stupéfait, quand la surprise est tout à fait inattendue et rend immobile.

ESPRIT, RAISON, BON SENS, JUGEMENT, ENTENDEMENT, CONCEPTION, INTELLIGENCE, GÉNIE — L'esprit est fin et délicat ; il saisit les rapports plus ou moins éloignés entre les objets ordinaires ; la raison est sage et modérée, elle ne sort point des règles ; le bon sens est droit et sûr, il juge sainement des choses communes ; le jugement est solide et clairvoyant, il fait discerner, distinguer ; la conception est nette et prompte, elle épargne les explications, donne l'aptitude pour les sciences et les arts ; l'intelligence est habile et pénétrante, prompte aux divers emplois ; le génie est heureux et fécond : il saisit les rapports les plus éloignés entre les objets, particulièrement les plus grands. La bêtise est l'opposé de l'esprit. La folie, de la raison. La sottise, du bon sens. L'étourderie, la légèreté, du jugement. L'imbécillité, de l'entendement. L'ineptie, de la conception. L'incapacité, de l'intelligence. La stupidité, du génie.

ÉVÉNEMENT, ACCIDENT, AVENTURE. — On appelle événement chaque circonstance particulière de la vie journalière. Un accident est un événement fâcheux. Une aventure est ce qui arrive inopinément à une personne en bien ou en mal. Une arrivée, un départ est un événement. Une chute est un accident. Enfin une rencontre de voleurs, une entrevue inattendue, avec des amis que le hasard envoie près de vous, constituent une aventure.

MANUFACTURE, FABRIQUE. — Une manufacture implique une idée d'importance plus grande qu'une fabrique, et se dit surtout lorsqu'il est question de la fabrication d'objets d'un usage moins ordinaire, une manufacture de tapis, de glaces, une fabrique de savon, de bas.

FAMILLE, MAISON. — La famille est plus de bourgeoisie, maison est plus de qualité. On dit être d'honnête famille et de bonne maison. Les familles se font remarquer par les alliances, les maisons par les titres.

FAMINE, DISETTE. — La disette est le manque d'aliments. La famine est amenée par la disette. Après plusieurs années de disette, la famine devint telle qu'on vit, assure-t-on, des mères dévorer leurs enfants.

FUNESTE est le propre, la suite du malheur, du vice, du crime. — **FATAL** est le résultat de ce qu'on appelle la destinée, c'est-à-dire, d'un événement sur lequel la volonté ou la conduite n'ont pas exercé d'action. Qui bannira de ma pensée la fatale journée où je le vis pour la première fois, et surtout les funestes entretiens qui suivirent ?

IL GRANDIRA



Les rêves d'un candidat dans la nuit du 16 au 17 Juin

DÉDAIN, FIERTÉ. — Le dédain s'appuie sur le mépris, la fierté est produite par la conscience de sa propre valeur. On peut être fier et bienveillant, poli, tandis que le dédain ne saurait s'allier aux qualités.

LE Foudre, LA Foudre. — La foudre, tout le monde le sait, est un trait électrique qui part d'une nuée et frappe la terre. Par analogie, on appelle un foudre de guerre, mais en employant le masculin, un héros remarquable par l'impétuosité et la puissance de ses attaques. Foudre, toujours au masculin, se dit d'un immense tonneau où l'on tient dans les grands colliers les vins et les spiritueux.

FRIVOLE, FUTILE. — Une chose frivole manque de solidité, d'utilité ; une chose futile, de consistance. " L'homme frivole s'occupe sérieusement de petites choses, l'homme futile parle et agit inconsidérément.

GARDE ET GARDIEN. — Un gardien est un simple proposé à la conservation d'une chose. Le garde conserve et administre. Cet homme a été nommé garde des bois de la couronne : son père est un des gardiens du Louvre.

HISTORIOGRAPHE, HISTORIEN. — L'historiographe recherche les documents, prépare les matériaux ; l'historien les met en œuvre.

HOMME DE SENS, HOMME DE BON SENS. — L'homme de sens a un jugement droit, sensé, joint des connaissances qui lui permettent de raisonner. L'homme de bon sens possède une rectitude naturelle qui lui permet de juger des événements de la vie et de s'en tirer avec avantage.

HOMME VRAI, HOMME FRANC. — L'homme vrai est incapable d'altérer sa pensée. L'homme franc va plus loin, il ne sait pas la dissimuler.

ÊTRE D'HUMEUR indique un état habituel, une disposition naturelle. — **ÊTRE EN HUMEUR** présente l'idée d'un état présent, mais provisoire. Cet homme est en belle humeur, c'est-à-dire, en ce moment son humeur douce et égale, tel est son caractère.

INGRAT ENVERS, INGRAT A. — On est ingrat envers les personnes, ingrat envers un bienfaiteur, envers un père. Une chose est ingrate à une autre. Un terrain ingrat à la culture. Un esprit ingrat à l'étude.

LEGEREMENT, AVEC LEGERETE. — Être vêtu légèrement, très peu vêtu. Agir légèrement, sans réflexion. — **A LA LEGERE**, ne se dit que dans le sens figuré et se prend en mauvaise part. Agir à la légère, parler à la légère, inconsidérément.

FRANC, LOYAL. Bien que ces mots soient synonymes, on peut les employer réunis sans s'exposer à un pléonasm, attendu la nuance bien tranchée entre les idées qu'ils éveillent. Franc signifie droit et ouvert. A ces qualités l'homme loyal ajoute la générosité, la confiance la noblesse de caractère.

MAISON, HOTEL, PALAIS, CHATEAU. — La classe moyenne habite des maisons. Les grands habitent des hôtels. Les princes, des palais ; enfin les habitations des gens riches, situées à la campagne, au milieu de leurs terres, portent le nom de château. Autrefois l'architecture seule établissait la différence ; aujourd'hui on la base sur le rang et la fortune.

MAL PARLER réveille une idée de médisance. Mal parler de quelqu'un, c'est donc en dire du mal. Parler mal dénote un manque d'instruction et d'éducation, c'est mal employer les expressions d'une langue, avoir une prononciation vicieuse.

MANŒUVRE, MANOUVRIER. — Le premier est l'homme de peine qui sert un autre ouvrier : Le maçon ne travaille pas sans un manœuvre. Le second se dit de tout homme de peine travaillant au compte d'un entrepreneur.

NÉOLOGIE, NÉOLOGISME. La néologie désigne les termes nouveaux, leur invention, leur application. Le néologisme est l'abus de la néologie.

OBÉISSANCE, SOUMISSION. — La première est une conséquence de la seconde. Celle-ci est dans la volonté, l'autre dans l'action. Celui qui se soumet à Dieu obéit à sa volonté.

OISIF, OISEUX. — Oisif, c'est être inoccupé dans le moment dont il est question. Oiseux, c'est être inoccupé, soit par habitude, soit par goût, soit par incapacité. Dans la morte saison, les ouvriers sont oisifs. Les gens nonchalants mènent une existence oiseuse.

(A continuer.)

LES ÉLECTIONS DE MONTRÉAL



LE COMITÉ DE GEORGE W. STEVENS

LA PAIX DU MENAGE

Belle-maman (à sa fille nouvellement mariée). — Comment ça marche-t-il chez vous ?
Belle-fille. — Oh ! très bien, maman.
Belle-maman. — Mais alors, ton mari a renoncé à boire et à fumer !
Belle-fille. — Non, maman, mais il m'a appris à faire comme lui.

PARTISANS POLITIQUES



I — Est-ce que je pourrais vous dire un petit mot en particulier ?
II — Ça parle-t-il cet homme-là !
III — Ah ! tu ne me heurteras pas ! Honte ! Honte ! C'est faux !

LES HÉROS DE LA VIE ORDINAIRE



I

Le citadin qui fait visiter la ville à des parents qu'il n'a jamais connus et qui paraît s'amuser.



II

Le monsieur qui s'est décidé à épouser une femme comme celle-ci.



III

Le père qui prend un air de fête en apprenant qu'il vient d'en arriver deux de plus à la maison.



IV

Le mari qui passe quelques heures à magasiner avec sa femme sans perdre patience.



V

Le voyageur qui se laisse martyriser par le bébé d'une étrangère sans perdre sa dignité.



VI

Le maître de maison qui ne plie pas devant une cuisinière irlandaise.

NOBLE AMBITION



(Du Petit Journal pour l'Étr.)

Lucie.—Mon rêve à moi serait d'épouser un officier ou un pompier.

Juliette.—Quelle idée! Pourquoi?

Lucie.—Ils ont des enterrements si grandioses! Tu sais; les processions, la musique! Les rues pleines de monde! Oh! c'est beau!

PLUS DE PEUR QUE DE MAL

Fanny (passant ses bras autour du cou de son papa).— Cher papa adoré! petit père-chéri! Aimez-vous bien votre calinette?

Papa (très sérieux).— C'est donc bien gros, et bien grave! Voyons, ma fille qu'est-ce que tu veux? pas de robe neuve, j'espère?

Fanny.—Oh! non cher petit père.

Papa.—Il m... m... tu m'inquiètes; un chapeau?

Fanny.—Non papa; pas du tout.

Papa.—Pâs ça non plus...! Décidément c'est sérieux... tu veux aller à Cacouna?

Fanny.—Vous êtes méchant, ce matin.

Papa.—Oh! oh! voyons dis vite, tu me fais peur.

Fanny.—Mais mon cher papa, je ne vous demande rien; c'est Charley qui me demande.

Papa.—Rien que cela! Tu peux te vanter de m'avoir donné la chair de poule.

CHACUN SON MONDE

1er vagabond.—Allons! encore une injustice. Chaque fois que je vois les journaux publier les noms des gros messieurs à qui l'on donne à dîner, je me demande pourquoi on ne publie jamais les nôtres?

2ème vagabond.— Je me demande, moi, pourquoi on les publierait.

1er vagabond.— Pourquoi? nous allons bien plus dans le monde, que ces gros bonnets. Tous les jours, à peu près, on nous offre à dîner et les journalistes n'en disent jamais rien.

2ème vagabond.—Tu n'es pas juste. Ils n'oublient jamais de nous mentionner quand nous allons à la Cour... du Recorder.

LA DIFFICULTE DE SE RENCONTRER



La mode anglaise et américaine est maintenant d'imiter la nature dans tous les mouvements du corps. Notre maintien doit être calqué sur les gestes si naturels des animaux. On ne donne plus la main de bas en haut; mais par une courbe de haut en bas; pour cela, il faut être pris jeune.

La marquise de Pouffeille, (qui est dans le mouvement).—Comment allez-vous, cher baron...?

Le baron de Vienjen, ignorant la nouvelle mode.—Très bien, belle marquise. (Et croyant donner la main, il reçoit la tasse).

IMPORTANT DE SAVOIR AVEC QUOI LA SAUCISSE EST FAITE



Ce qui est arrivé à une famille gourmande qui ne savait pas que la saucisse se fait, à volonté, avec du chien ou du chat.

SABRETACHE DE G.

Jos.—Ecoute donc, Moses ; tandis que c'est frais paie moi donc les \$10 que tu me dois.

Moses, (*Aille quiens ben*).—Tu sais ben, Jos, (hic)... que les jeunes dettes... (hic)... j'les laisse vieillir... (hic)... et les vieilles... (hic)... j'les paye pas... (hic)...

MOYEN SUR

—Maintenant on peut être tranquille, on ne nous enterrera plus vivant comme cela arrivait quelques fois...

—Les médecins en savent trop long ?

—Non ! mais tu ne sais pas la nouvelle invention d'un industriel. Coute ben. Si on se réveille dans la tombe on n'a qu'à presser sur un ressort électrique et aussitôt un couteau tranchant nous sépare la tête du tronc. Comme ça pas d' danger.

Un matelot à confesse se croit encore sur le vaisseau ; il prend les termes mêmes :

Curé.—Combien de temps depuis la dernière fois ?

Matelot.—J'sais pas, ben longtemps.

Curé.—Un an ?

Matelot.—Ah ! Fidez !

Curé.—Dix ans ?

Matelot.—Fidez ! Fidez !

Curé.—Vingt ans ?

Matelot.—Ah ! Fidez, Fidez !

Curé, (*désappointé*).—Quarante ans ?

Matelot.—Bon, amarez-là.

—Madame Tirelire est-elle visible ici ?

—Non, monsieur.

—Va-t-elle revenir bientôt ?

—Attendez un peu, je vais le lui demander.

A l'ebé qui est tout en sueur et qui s'est levé sans faire sa prière.

Maman.—Que fait-on en se levant... Voyons Arthur ?

Arthur.—On ouvre la fenêtre, car il fait ben chaud.

Elle.—Je ne vois pas que M. Délicat ait un parler efféminé, il a une voix très forte.

Lui.—Je veux dire par parler efféminé, qu'il parle toujours.

UN SAUTEUR

Moi, j'sautais dans mon jeune temps, disait un satané menteur à un groupe de jeunes gens. Tiens, une fois, les soldats anglais, campaient à Laprairie, où je suis né, et le soir, ils s'amusaient à sauter.

Y avait un grand découpu d'anglais qui venait de sauter dix huit pieds.

Vite, on vient me chercher, en me disant que je pouvais faire mieux.

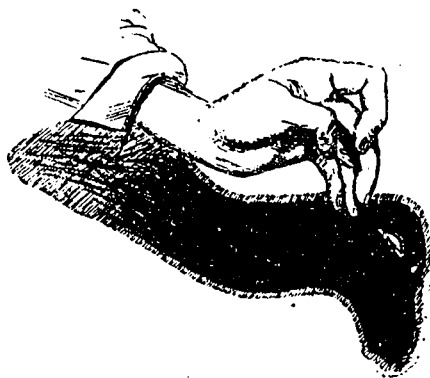
J'en doutais, cependant ; je me décide, je met ma ceinture, je prends ma course et... je ne ment pas... je saute... On mesure : Trente-six pieds.

G.

OMBRES CHINOISES



LA CHÈVRE



LE CHAMEAU



LE CHIEN ROQUET



LE LIÈVRE



LE CHAMOIS



LE LAPIN

APRÈS LA NOMINATION



Premier orateur.—Quand je lui ai dit : “ Vous, un rien du tout, un ...”

Deuxième orateur interrompant.—As-tu remarqué si je l'ai rembarqué quand j'ai sorti mon papier et que je lui ai dit :—“ Si je ne savais pas de me salir...”

Troisième orateur interrompant plus vigoureusement.—C'est moi qui les ai employés mes dix minutes ! Il ne savait plus où se mettre, surtout quand j'ai prouvé que...

Premier orateur reprenant le fil de son discours.—“... vous, je lui ai dit, un galopin de troisième classe, à qui on trouverait des écailles sur le dos, si...”

Deuxième orateur (idem).—“ mais, monsieur les électeurs je ne m'abaisserai pas jusqu'à discuter les stupidités de ce...”

Troisième orateur (idem).—A minuit chucan était à la cinquante-tentative de refaire son discours.

PINCÉE DE CONSEILS

RECETTE POUR NETTOYER LAINAGES ET GANTS

Prenez de l'essence minérale, de celle qui s'emploie pour l'éclairage, et qu'il ne faut pas confondre avec le pétrole.

Frottez les gants avec un morceau de flanelle imbibée d'essence.

Quand il y a tache de graisse, mettez dessus et dessous du plâtre fin, et versez dessus l'essence. Après évaporation, brossez légèrement.

NETTOYAGE DE LA FLANELLE.

Faites un bain chaud de savon blanc avec de la gomme arabique, au point de faire une espèce de sirop. Lavez votre flanelle dans ce bain avec du savon, et rincez dans l'eau claire. La décoction de saponaire fait le même effet.

Souffrez ensuite, pour conserver la blancheur, en exposant la flanelle, dans une boîte fermée, à la vapeur produite par un peu de soufre allumé dans une soucoupe placée dans la boîte.

NETTOYAGE DES PLUMES BLANCHES D'AUTRICHE.

Faites dissoudre dans un demi-gallon d'eau chaude 4 onces de savon blanc coupé. Remuez et battez. Mettez dans le bain vos plumes, et frottez-les avec la main pendant cinq minutes.

Rincez dans l'eau tiède, et agitez les plumes à l'air jusqu'à ce qu'elles soient sèches.

NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES.

On peut toujours rendre aux dentelles noires leur premier lustre.

Plongez la dentelle dans du lait et laissez-la quelques minutes. Sortez-la, pressez-la et recommencez dans un autre bain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier bain reste propre.

Épinglez pour sécher, sans repasser.

Si vous êtes obligé de repasser, placez la dentelle entre deux linges bien propres.

TACHES DE LAIT.

Les taches fraîches de lait s'enlèvent facilement par le frottement avec un linge imbibé d'eau ; mais devenues sèches, elles résistent avec ténacité.

Mouillez les taches avec du lait ordinaire, puis frottez avec une étoffe douce et tampon, imbibée de ce même lait tiède.

Rincez à l'eau tiède.

Vous pouvez vous servir de ce procédé pour la soie et toutes les étoffes.

TACHES DE CIRE.

Imbibez la partie tachée avec de l'eau de Cologne, et frottez légèrement entre les doigts.

NETTOYAGE DES ÉTOFFES DE SOIE BLANCHE ET DE COULEURS CLAIRES.

Pour le satin blanc, employer de la craie réduite en poudre très fine. Placez l'étoffe sur une table recouverte d'une couverture de laine ; saupoudrez-la de craie que vous brosserez au fur et à mesure avec une brosse de flanelle.

Pour rétablir la fraîcheur, employer la mie de pain rassis.

Prenez pour les damas, pékins et autres soieries semblables, d'une éponge fine trempée dans un mélange à parties égales de savon, miel de bouff, miel et alcool, délayé dans de l'eau et employé à chaud.

Pour empêcher les étoffes de se froisser, tendez-les à l'aide d'épingles ; vous obtiendrez aussi leur première fermeté.

Si vous avez des étoffes brodées en couleur, servez-vous de la même composition sans le miel de bouff, et en remplaçant le savon par un jaune d'œuf.

POUR NETTOYER LES VIEILLES TAPISSERIES.

Faites bouillir de la saponaire dans de l'eau, et laissez refroidir.

Après avoir bien battu et brossé vos tapisseries, étendez-les sur une table, et, avec une éponge trempée dans la préparation d'eau, lavez abondamment dans le même sens, sans frotter. Faites sécher à l'air.

PROCÉDÉ POUR LAVER LES FLANELLES ET AUTRES LAINAGES.

Prenez une chopine d'eau mélangée avec une bonne cuillerée de borax, et versez une partie de ce mélange dans un peu d'eau chaude.

Lavez vos flanelles dans cette solution, en ajoutant au besoin du savon et en augmentant de temps en temps la solution de borax. Rincez dans de l'eau chaude contenant un peu de sel de cuisine.

Étendez et secouez, et faites sécher promptement, en suspendant dans un endroit aéré.

MANIÈRE DE FAIRE REVENIR LE LINGE ROUSSI PAR LE FER.

Faites bouillir dans du vinaigre du savon râpé, un peu de terre à foulon, le jus de quelques oignons écrasés dans un mortier. Tournez pour obtenir une bouillie que vous étendez sur le linge roussi, en la laissant une journée.

Lavez à plusieurs eaux.

Si la tache résiste, votre linge est entièrement brûlé.

NETTOYAGE DES TAPIS.

Battez et brossez vos tapis, et jetez dessus des feuilles de thé provenant d'une infusion.

Balayez doucement avec un balai de chiendent.

POUR REMETTRE A NEUF LES FOURRURES.

Quand vous vous apercevrez des dégâts, saupoudrez les parties endommagées de sable que vous aurez fait chauffer. Brossez ensuite avec une brosse dure et battez avec un jonc.

Lissez les poils avec un peigne mouillé, et terminez avec un fer légèrement chaud pendant que la fourrure est humide.

Pour les fourrures très délicates, comme l'hermine, employer de la craie ou du plâtre.

TACHES DE BOUGIE.

Imprégnez l'étoffe d'eau froide, et frottez l'étoffe entre vos doigts ; ce moyen est infailible, surtout pour les vêtements d'homme. Les molécules se serrent, et la bougie tombe par écailles.

Pour les bobèches, même système d'eau froide ; après avoir plongé la bobèche pendant dix minutes dans l'eau froide, la bougie tombe.

NETTOYAGE DU LINOLÉUM.

Lavez à l'eau tiède, essuyez et enduisez légèrement d'un mélange d'huile de lin et d'essence de térébenthine à parties égales.

Laissez sécher un peu, et frottez avec un feutre ou un molleton.

Vous obtiendrez un linoléum presque neuf.

ENLEVEMENT DES TACHES SUR LE PAPIER.

Procurez-vous de la terre bolaire blanche, ce qui n'est autre chose que de l'argile réduite en poudre fine. Couvrez les deux côtés de la tache avec une couche de cette terre, l'épaisseur d'une lame de routeau ; couvrez d'une feuille de papier et mettez sous presse.

Au bout de vingt-quatre heures, retirez et renouvelez la terre, en mettant de nouveau sous presse.

NETTOYAGE DES CARRELAGES.

Frottez vos dalles avec une brosse de chiendent trempée dans de l'eau de javelle.

Rincez à l'eau pure et essuyez avec une grosse toile.

Les marbres seront frottés avec de la laine et un peu d'huile de lin.

NETTOYAGE DES COQUILLAGES.

Laissez-les bouillir pendant six heures dans une lessive faite avec de la soude préalablement bouillie, et qu'on a laissée déposer.

Lavez ensuite à l'eau froide.

TACHES SUR LES OBJETS D'ARGENT.

Frottez l'argenterie avec un linge imbibé d'ammoniaque, et essuyez avec un linge sec.

TACHES D'ENCRE SUR LES OBJETS D'ARGENT.

Frottez ces taches avec du chlorite de chaux en pâte.

NETTOYAGE DU BRONZE DORÉ.

Eau, $\frac{1}{2}$ lbs.

Acide nitrique, 2 onces.

Sulfate d'albumine, $\frac{1}{8}$ onces.

Cette composition s'emploie pour les objets salis par les corps gras.

Lavez d'abord les parties atteintes dans une solution chaude de soude. Laissez sécher et étendez votre liqueur sur les parties tachées.

Quand vous verrez la dorure revenir, essuyez légèrement et séchez au soleil ou devant le feu.

NETTOYAGE DES PIERRES FINES.

Lavez diamants ou autres pierres fines dans de l'eau de savon, et rincez à l'eau pure.

Ne les essuyez pas, mais placez-les dans de la sciure de bois que vous trouverez chez le tourneur. Quand les bijoux sont bien secs, on les passe à la peau.

IVOIRES PRÉCIEUX.

Quand vos ivoires sont tachés, frottez-les avec du coton imbibé d'éther sulfurique.

Si vous voulez les conserver pendant une absence prolongée, enduisez-les de cire vierge dissoute au bain-marie.

Pour enlever cette cire, vous placerez vos ivoires un instant au-dessus de l'eau bouillante.

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DES DOIGTS SUR LES MEUBLES ET DE LEUR RENDRE LEUR ÉCLAT.

Humectez une peau de chamois avec de l'eau, et ensuite avec un peu d'huile et d'essence de térébenthine. Frottez vigoureusement.

TOUS LES CHEMINS MENENT A ROME



Servante. — Il y a un monsieur en bas madame.

La maîtresse. — Faites-le entrer dans le salon.

Servante. — C'est un ramoneur.

La maîtresse. — Faites-le entrer dans la cheminée.

BONNES AMIES

Jacques à Dlle Mand et Edith. — Vous souvenez-vous du vieux colonel Marchaterre.

Mand. — Non, je n'étais pas née qu'il était déjà enterré ; mais Edith doit s'en rappeler.

PLAISIRS D'ÉTÉ

— Où irez-vous cet été ?

— Je n'en sais rien ! Ma femme désire aller aux chûtes Nagara.

— C'est un beau voyage ; vous ne vous y ennuirez pas, je ne vous dis que cela.

— Je le crois ; moi, je reste à Montréal.

IL AVAIT L'AIR CASSÉ

Bolparterre. — J'ai de l'excellent ciment à raccomoder les objets de ménage, je suis sûr que que vous en avez besoin.

M. Rabatjoie. — Qu'en savez-vous ?

Bolparterre. — Vous avez l'air si cassé.

UNE ALLUSION DÉLICATE

Louisa. — Georges, maman a fait hier une réflexion très remarquable.

Louis. — Cela ne m'étonne nullement.

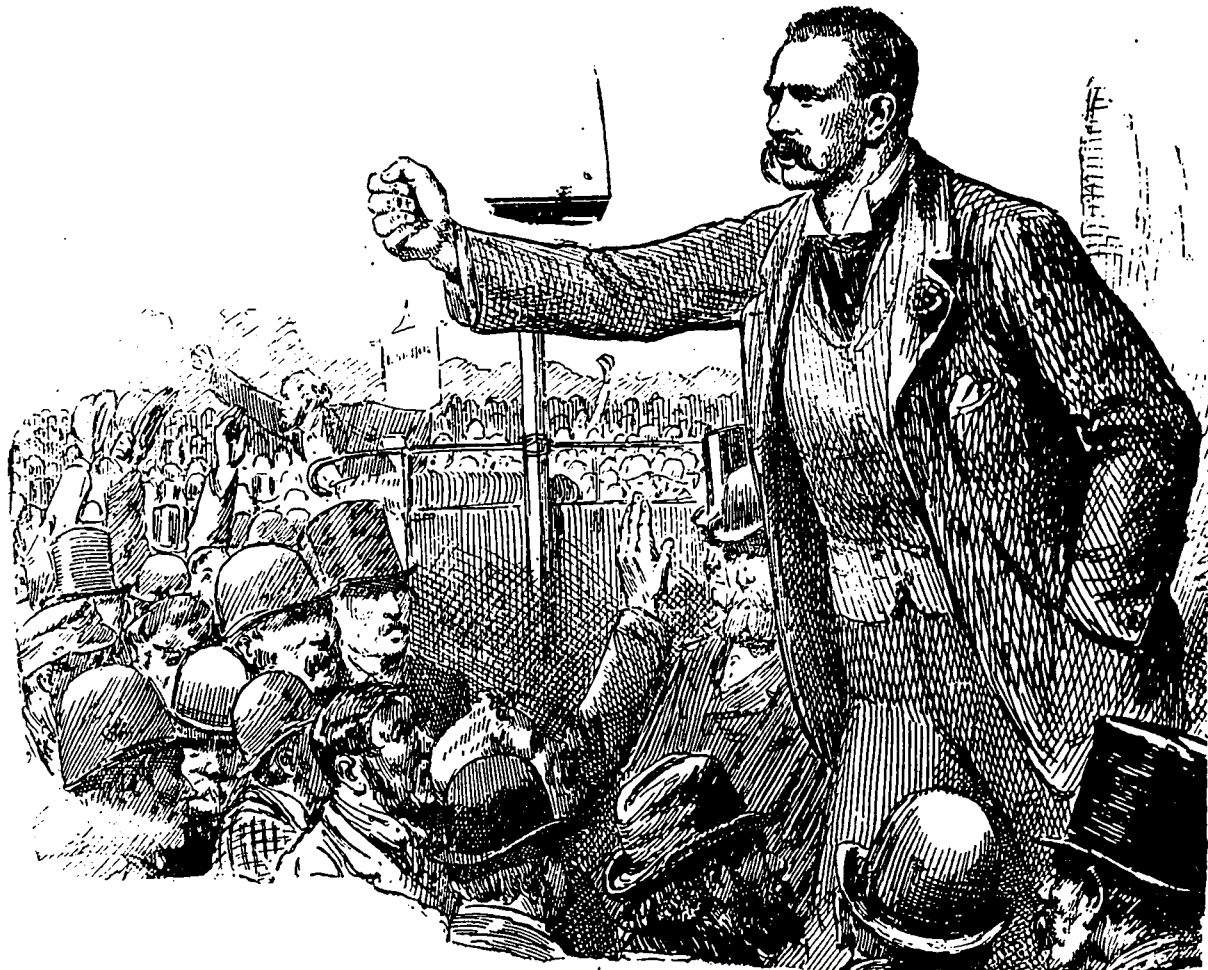
Louisa. — Celle-là était particulièrement juste. Elle faisait observer à papa, qu'ils vont célébrer leurs noces d'or dans quelques jours, et qu'elle ne serait pas surprise, que tu célébrasses en même temps l'anniversaire d'argent de ton engagement avec moi. Très touchant, pas vrai !

FUME-T-IL ENCORE ?

Sausfaçon (en visite chez madame veuve Bonenfant). — Vous permettez que je grille une cigarette ? rien qu'une. La fumée, du reste, ne vous incommode pas ; c'était un vrai steamer que feu Bonenfant.

Mme Bonenfant. — Pauvre cher homme, on peut dire que c'est le tabac qui l'a tué... (*songeuse*) Je voudrais bien savoir s'il fume en ce moment.

UNE ASSEMBLÉE ÉLECTORALE



— Oui, messieurs, ce soir est le plus beau jour de ma vie. Jamais le *Soleil* du Libéralisme n'a éclairé une nuit plus électrisante, plus azurée. Le cœur qui bouille dans mes veines, bondit d'orgueil à la voix de ce calme majestueux des étoiles qui couronnent notre assemblée. (Hourrah ! Hourrah !)

LES PRÉLIMINAIRES DE LA BELLE SAISON



I

Pas un maringouin ne sera pris en défaut.



II

(Propos de basse-cour.)

—C'est si gai les gens de la ville ! Nous avons hâte que le *fin* commence.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

(Suite.)

SECONDE PARTIE

I

—Il n'y a qu'un point qui ne soit pas exact dans tout ce que dit mon frère, reprit la reine avec solennité ; c'est que mon frère seul part pour la France ; moi j'ai décidé de rester avec mon peuple, tant que ma mission ne sera pas accomplie. Je dois les sauver, et moi seul pourrai y arriver.

Les chasseurs poussèrent un hurrah pour l'Aigle Bleu, tandis que les sacheux répondirent par de joyeuses et sauvages clamours à la déclaration de la reine.

Cependant Sans-Nez n'était pas avec ses compagnons qui commençaient à s'inquiéter de cette absence.

Il s'était lestement esquivé en disant à Grandmoreau :

—J'en aurai le cœur net.

Et il avait choisi la première occasion pour se faufiler inaperçu dans la broussaille. Tout à coup Tomaho poussa une exclamation de surprise.

Sans-Nez était à cheval à côté de lui, et il ne l'avait ni vu ni entendu approcher.

—Décidément, murmurait le géant en lâchant la bride du cheval de son compagnon, cette face pâle est encore plus rusée que le traître Touncins.

—Il serait capable de faire ses esclaves tous les caciques de ma nation.

—C'est un renard qu'une lionne a nourri.

Pendant que Tomaho faisait ses réflexions Sans-Nez s'était approché de M. de Lincourt et de Grandmoreau.

—Je sais toute l'affaire, dit-il tout bas.

—Quelle affaire ? interrogea le comte.

—Nous allons assister à un beau spectacle.

—La reine blanche va faire périr des prisonniers blancs capturés par ses guerriers.

—Des blancs ! s'écria le comte.

—Tout ce qu'il y a de plus blanc comme peau.

—Mais, comme conscience, tout ce qu'il y a de plus foncé, à mon avis, du moins.

—N'importe ! fit Grandmoreau.

—Nous ne laisserons pas mourir ces gens, ou nous serons des lâches.

—Bien dit ! appuya le comte.

—Nous devons les sauver d'abord, puis les livrer à la justice mexicaine s'ils sont criminels.

Sans-Nez fixa sur M. de Lincourt un regard moqueur.

—Le sauvetage sera difficile, fit-il.

—Si nous ne réussissons pas, nous serons tués, voilà tout.

—Nous mourrons du moins avec la conscience d'avoir fait notre devoir.

Sans-Nez haussa les épaules.

—On ne meurt pas pour des John Huggs, fit-il avec une moue dédaigneuse.

—Vous dites John Huggs ! s'écria le comte.

—Lui-même, avec son équipage composé de douze matelots yankees, autant de chenapans comme leur capitaine, sans aucun doute.

Le comte garda le silence pendant quelques instants.

Il réfléchissait.

Trois minutes écoulées, il prononça, élevant la voix pour être entendu des cinq chasseurs qui l'entouraient :

—Décidément, je ne ferai pas le sacrifice de ma vie et de celle de bons et braves compagnons pour tirer du péril ce John Huggs que vous connaissez.

—C'est un négrier de la pire espèce, un forban de mer, rien de bon.

—Il ne vaut pas une charge de notre poudre.

—Approuvé ! approuvé ! dirent les trappeurs.

—On se bat pour sauver d'honnêtes camarades, mais non pour du gibier de potence comme Huggs.

Et les trappeurs se remirent à observer autour d'eux.

À ce moment, un autre coup de sifflet aigu passe au milieu des grondements sourds et des pétilllements ; il retentit strident. C'est un nouveau commandement lancé par la reine elle-même. Et on aperçut au milieu du défilé, sur un vaste terreplein gazonné, dix bûchers de même dimension.

Ces bûchers, composés de rondins de bois sec, cubent cinq à six stères, et affectent la forme d'une pyramide tronquée.

Du milieu de chacune de ces pyramides

émerge un long poteau fourni par la tige lisse d'un bouleau.

Dix hommes, dix victimes sont attachées à ce poteau.

Ce sont, prétend Sans-Nez, les marins de l'équipage de John Huggs.

Ces hommes, dont on peut distinguer les traits à l'éclatante lueur de l'incendie, ont tous des physionomies sombres et énergiques.

Ils appartiennent à cette classe de marins qui sont les bohèmes de l'Océan.

Ecumeurs de mer, négriers, forbans à l'occasion, contrebandiers toujours, déserteurs de cent navires, capables de tout pour le gain, de rien pour le devoir, mais braves, intrépides, stoïques, ils ont d'avance franchement accepté l'inévitable dénouement de leur carrière : la mort violente !

La mort, souvent ignominieuse, parfois épouvantable.

Ils savent ce qui les attend.

Au fond de la gorge se dresse un bûcher dix fois plus considérables que les autres.

Un très haut poteau le domine.

À l'extrémité, un homme est solidement attaché.

C'est John Huggs.

Le capitaine yankee a été distingué par les indiens.

Il occupe la place d'honneur.

Il y figure avec une sorte de dignité brutale.

Cet homme a l'habitude et la fierté du commandement ; il n'a pas dans l'âme l'ombre d'un sentiment délicat, mais il a l'audace, l'intelligence, le cynisme.

Le long profil du marin yankee est en vive lumière ; toutes les facultés puissantes de ce tempérament l'accentuent.

Type repoussant par la bassesse des aspirations, presque sympathique par les témérités inouïes des actes.

À cette heure, ce nez de corbeau flairant les proies sur terre et sur mer à cent lieues à la ronde, ce nez qui a respiré voluptueusement sur tant de charniers, se dessine en relief, et les narines frémissantes, soufflant le mépris sur le brasier qui flambe, lui donnent une force d'expression dédaigneuse qui l'ennoblit.

L'œil est superbe d'assurance, hardi encore en face du bûcher.

La lèvre mince jette un sourire d'amitié aux compagnons qui l'ont salué et elle laisse échapper en réponse le même cri, qui part franc, plein et vibrant, d'une poitrine où le cœur bat avec calme.

Le forban n'a pas peur.

La multitude a tressaillit.

Les voix ont remué des échos dans les âmes.

Mais les trappeurs restent impassibles.

Parmi eux, John Huggs est un pirate de mer et de terre, un homme déloyal et misérable, une bête venimeuse, bonne à tuer partout.

Les voleurs des pirates ou de l'Océan n'ont rien à attendre des chasseurs, qui les haïssent et leur donnent la chasse en toute occasion.

Done Huggs mourra.

Mais la scène s'anime encore d'un incident étrange.

À l'horreur de cette exhibition de suppliciés attendant l'heure du sacrifice se joignait un profond étonnement, occasionné par la présence de deux ou trois cents nègres rangés en cercle autour du bûcher.

D'où sortent ces nègres ?

Que signifie leur présence au milieu des Indiens ?

Qu'ont-ils à faire autour de ces bûchers dressés par la barbarie des Peaux-Rouges ?

Les trappeurs et Sans-Nez lui-même ne savaient rien et n'en devinaient pas plus.

M. de Lincourt, souriant, avait d'imperceptibles haussements d'épaules.

— Mise en scène soignée, murmurait-il à mi-voix.

« Cette femme combine admirablement ses effets.

« Elle mériterait des applaudissements. »

Le marin John Huggs, un véritable Yankee, prononçait un speech avant de mourir.

■ criait de toutes ses forces :

— Les funérailles que l'on me fait sont splendides.

« On me fait une flambée admirable.

« Il m'est en outre très-agréable de dominer de si haut des lâches.

« Vous êtes ici cinq mille blancs capables de délivrer dix hommes dont les veines contiennent le même sang que le vôtre, et vous allez nous laisser brûler sans honte !

« Habitants d'Austin, vous serez pillés et brûlés !

« Je ne suis pas encore en cendres.

« Souvenez-vous de John Huggs.

« Il se vengera de votre indifférence ou de votre lâcheté. »

Après un court silence, le marin reprit en langue apache, car il parlait, en forban, tous les dialectes connus et quelques-uns d'inconnus :

— Quant à vous, Apaches, Pownies, Sioux, Kenhas et autres faces de cuivre, vous saurez un jour ce que vaut un américain de ma trempe.

« Et votre Vierge aux cheveux d'argent sera l'esclave du dernier de mes matelots.

« J'ai dit, Allumez, maintenant. »

Ces fières paroles passaient dans l'air avec sonorité métallique, humiliant les gens d'Austin, irritant les Apaches.

Mais la voix de John Huggs retentit de nouveau.

Il venait d'apercevoir le comte de Lincourt à la tête de ses coeurs de bois.

— Eh ! gentleman ! cria-t-il.

« Vous voulez me voir brûlé par ces brigands après avoir brûlé vous-même mon navire !

« Par l'enfer ! je vous baptise.

« Vous n'êtes plus le comte Henri de Lincourt.

« Vous êtes un lâche ! »

A cette insulte, M. de Lincourt lança son cheval en avant et poussa vers le bûcher.

Nul n'y fit opposition.

Le comte poussa sa monture jusqu'au pied du poteau auquel le forban était attaché.

On s'attendait à une explosion de colère de la part de M. de Lincourt : il n'en fut rien.

Il se dressa légèrement sur ses étriers et dit avec un calme railleur à maître John Huggs :

— Je ne vous dois rien, tout au contraire, maître Huggs.

« Souvenez-vous que vous m'avez laissé lâchement mourir de mort par la foule qui se trouvait à votre bord le soir de mon duel avec Grandnoireau.

« Je vous ai puni de votre ingratitude en mettant le feu au bâtiment.

« Partant quittes !

« Vous avez échappé au feu de votre bâtiment, maître John ; vous n'échapperez pas à celui de votre bûcher.

« Pour l'honneur des bandits de votre sorte, mourez bien.

« C'est la seule bonne action qui vous reste à faire.

— Je vivrai et je te lierai sur un brasier ardent ! dit entre ses dents John Huggs.

Quel étrange espoir avait-il.

Le comte n'entendit pas les paroles du forban.

Les trappeurs, qui s'étaient rapprochés, avaient senti trop vivement l'insulte que

leur avait adressée Huggs pour être indulgents et pitoyables.

Très-pen tendre du reste, habitués au sang et aux tortures, méprisant et haïssant tout bandit, eux, gens de loyauté et mourant pour une parole donnée, les chasseurs saluèrent la déconvenue du capitaine par des ricanements.

— Monsieur le comte, dit Tête-de-Bison, il n'est tel que de s'expliquer.

« Ce pauvre John Huggs croyait que nous étions en reste avec lui, mais il s'aperçoit qu'il se trompait.

— Sans le bûcher, qui finit tout, dit Sans-Nez qui s'était montré le plus hostile à John Huggs, je lui réclamerais quelque chose comme deux mille dollars qu'il m'a volés.

— A vous ! protesta Huggs. C'est faux !

— Allons donc ! fit Sans-Nez.

« Souvenez-vous d'un joli garçon, plein de chic, ayant du galbe et du chien (sur ce, imitation de castagnettes, geste et coup d'œil vainqueur comme d'habitude), souvenez-vous d'un très-joli garçon auquel vous avez donné un coup de couteau traîtreusement pour lui enlever son or.

Les nègres cependant attendaient le moment d'agir avec une vive impatience.

Ces hommes torturés par les négriers pendant la traversée, avaient une soif de vengeance qui se traduisait par des menaces et des imprécations.

Il faut avoir vu quel enfer est un bâtiment chargé d'esclaves pour comprendre la rage de cruauté dont les victimes des négriers sont animés.

Les noirs, dès que les chasseurs se furent retirés, se rûrent autour des prisonniers et les accablèrent de reproches et d'injures.

Ce fut une scène de revanche atroce.

On vit toute cette bande, arrivée au paroxysme de la colère, lapider ces matelots prisonniers à coups de cailloux tranchants.

C'était un spectacle d'une sauvagerie révoltante, mais ceux qui songeaient aux souffrances qu'avaient dû endurer ces malheureux, ceux qui savaient quelle vie et quelle mort souvent on leur fait, ceux-là compréhendaient ces fureurs.

Le sang des marins coulait.

Seul John Huggs échappait aux coups par la grande élévation du poteau auquel il était attaché.

Mais cette lapidation n'était qu'un prélude à la torture du feu.

Pendant l'étrange dialogue qui vient d'être rapporté, une vingtaine de nègres armés de torches s'étaient dispersés sur la plateforme où s'élevaient les bûchers.

Ils mirent le feu à ces amas de bois secs qui flambèrent aussitôt.

De longues colonnes de flammes ne tardèrent pas à s'élever.

Pas de fumée : le feu clair et pétillant jetait une blanche lumière se détachant brillante et pure au milieu des lueurs rougeâtres de l'incendie allumé par les Indiens qui allait se propageant, et continuait à illuminer les crêtes élevées du défilé.

Bientôt les flammes atteignent les malheureux matelots attachés.

Chacun de ces misérables essaie de lutter contre la douleur ; on les voit résister, tordre tous leurs muscles quand il se sentent atteints se taire à force d'efforts, puis, vaincus, ils hurlent avec désespoir, se tordent comme des vers sur la cendre brûlante et disparaissent dans les tourbillons.

John Huggs domine toute cette scène d'horreur.

Son énorme bûcher brûle comme les autres, mais élevé qu'il se trouve à trente pieds au-dessus du sol, les langues de feu qui lèchent son poteau ne l'atteignent pas encore.

Et cependant, moins calme que ses hommes ne l'ont été au début de leur supplice, avant d'être touché par le feu, il semble s'agiter et faire des efforts pour se débarrasser de ses liens.

Est-il pris de terreur ?

Probablement.

La position de cet homme est plus horrible encore que celle de ses compagnons qu'il voit sous lui et dont le trépas commence son agonie.

Détail affreux.

Chaque fois qu'un corps se détache du poteau qui le retient et tombe dans le brasier, une fumée noire mêlée de vapeur s'élève en lourdes spirales.

Par moments, John Huggs est entouré de ces vapeurs qui lui portent des odeurs de chairs brûlées.

Enfin les victimes disparaissent l'une après l'autre.

John Huggs reste seul vivant.

Le pied qui le supporte a pris feu, et il est déjà fortement entamé.

La foule, toujours muette, regarde, morne et fortement impressionnée, ce spectacle affreux.

Le forban s'agit cependant : il imprime des secousses au poteau.

On dirait que, le sentant atteint par la flamme et à demi rongé, il veut en diriger la chute d'un certain côté.

Les trappeurs suivent cette manœuvre avec un certain intérêt.

Ils ont une vague idée que Huggs cherche quelque moyen de fuite.

Tout à coup le tronc l'arbre vacille.

Il va tomber.

Il tombe en effet, sur la crête de la falaise, au delà du précipice.

Cette chute du poteau de supplice du Yankee provoque une immense clameur parmi les spectateurs.

Cri de rage et de fureur chez les Indiens.

Cri d'étonnement de la population d'Austin.

Mais le tumulte cesse bientôt.

La surprise suspend toutes les respirations et comprime chaque poitrine.

L'extrémité supérieure du poteau eut à peine touché le roc que John Huggs se trouve soudain détaché, et libre de ses mouvements.

Debout, fier et superbe d'attitude, il se tient un instant immobile sur le rebord de la falaise.

Puis il fait geste de défi et disparaît dans la nuit.

Tout le monde comprend que le capitaine est parvenu, par des pressions vigoureuses sur ses liens, à les desserrer, et qu'avec l'habileté d'un marin consommé, il a réussi à se dégager.

Profitant de la fumée et des tourbillons, il a fait mine de rester toujours attaché, attendant que le poteau fut attaqué par le feu.

Alors il est parvenu à en diriger la chute vers la crête du roc.

Cette évasion audacieuse annonçait un sang-froid qui fit l'admiration du comte.

— Messieurs, dit le comte, cet homme est de ceux avec lesquels il faut compter. Nous aurons à nous délier de ses vengeances.

— Et lui, dit Sans-Nez, devra se délier de nos balles.

En ce moment, les Indiens en masse se précipitaient vers les crêtes, à la recherche du fugitif, en poussant des hurlements épouvantables.

La foule suivit le torrent des chasseurs d'hommes.

LA NEUVAINNE DE COLETTE

PREMIÈRE PARTIE

I

— Quand à mon accident, elle m'en a dit tout de suite son sentiment sans se faire prier. Ça l'amuse, oh ! mais ça l'amuse, vois-tu ! Elle n'a jamais rien vu de plus drôle que cette aventure ! — Au moins aurais-je la satisfaction de penser que ça divertira toujours quelqu'un, si ce n'est pas moi !

20 mars.

Le docteur, qui sort d'ici, est enchanté du front de son blessé. Il dit que le mal disparaît avec la rapidité d'un miracle ; mais, quant au genou, il m'a avoué en confidence qu'il ne voit aucun mieux jusqu'à présent, et que le temps et une immobilité absolue sont les seules choses qui peuvent assurer une guérison complète. Fasse le ciel que M. de Civreuse consente à avaler de bonne grâce ces deux amères médecines !

Quant à moi, c'est avec un soulagement que je peux dire à présent que je reste auprès de mon malade. Il n'y a plus d'explication pénible à redouter entre nous, et encore que son humeur n'en soit pas sensiblement adoucie, cela me met du moins beaucoup plus à l'aise.

Pour lui, il reste un peu sombre, toujours, froid, et avec cette tendance à l'ironie qui se fait jouer à tout propos.

— Je suis né grognon, voyez-vous, me disait-il tout à l'heure, et, comme personne n'a songé à tirer cette mauvaise herbe en mon printemps, c'est maintenant un chêne dont moi-même je ne fais plus façon.

— Et vos amis, qu'est-ce qu'ils en disent ? lui ai-je demandé.

— Mais ils s'en accommodent généralement ou bien quand ils sont las, ils élaguent un peu.

Ma foi, ils sont bien bons, n'ai-je pu m'empêcher de répliquer : à leur place, je chercherais un autre ombrage que ce petit chêne, il me semble pas sûr !...

Il a froncé le soucil. C'est sa manière quand il n'est pas content, et qu'il ne veut pourtant rien dire, et j'ai découvert que cela signifie en propre termes : " Allez vous promener ! " Alors j'y ai été, et j'y suis encore.

Enfin de compte, je suis comme ses amis, je trouve qu'il y a singulièrement à délaguer parmi les branches de ce chêne-là, et qu'il a poussé tortu, quoique vigoureux.

PIERRE A JACQUES

— Mon ami, connais-tu un argument à la fois plus banal et plus irrésistible que les larmes ? C'est vieux comme le péché : tout le monde aussi connaît la simplicité du procédé, et cependant tout le monde s'y attendrit encore malgré soi. Ève a obtenu son premier pardon et scellé sa première réconciliation de ce liquide bienfaisant, et mademoiselle d'Erlange, — soit dit sans comparaison, — a si bien fait tout à l'heure que non seulement la paix est signée entre nous, mais encore que c'est moi-même qui ai demandé grâce.

— Il n'y a que ce pauvre saint avec qui elle ne veut pas entendre parler d'accommodement ! j'ai tenté de me porter médiateur, mais les faits ont dû être bien graves, car elle est restée froide, et je ne veux pas compromettre une paix si fraîche encore et si chèrement achetée par un zèle intempestif.

— Parler semble pour elle un plaisir extrême ;

me ; elle le fait avec vivacité, sans grande suite, et comme s'il s'agissait simplement d'un exercice hygiénique pour sa langue. Les questions, les réflexions, les faits se précipitent dans un curieux pêle-mêle ; elle prend ses idées à même le tas, sans trier, et les jette comme on lance du grain à des moineaux " Hop ! hop ! attrape qui peut ! " Je gage bien que la parabole du semeur de l'Evangile ne l'a pas fait rêver souvent, et que ce qui se perd de grain aux broussailles du chemin ou sur les roches arides est le plus mince de ses soucis !

— Ne crois pas pourtant qu'il s'agisse d'une bavardage vulgaire : son intarissable animation est plutôt une surabondance de vie, si je ne me trompe, et elle dépense sa force là, faute de pouvoir l'employer suffisamment ailleurs, quoiqu'elle y prenne déjà peine pourtant je t'assure ! Tout en causant, elle va et vient, lutine son chien, arrange et déränge le feu vingt fois dans une heure, si bien qu'elle l'éteint à moitié et remplit la chambre de fumée. Elle ouvre alors les fenêtres en s'exécutant, et rétablit un bûcher dont les flammes lèchent l'entablement de la cheminée, et qu'il faut arroser d'un seau d'eau pour nous garder d'un plus grand malheur.

— Assise, elle ramène successivement ses deux pieds sous elle, à la turque, — comme son café, — et balance son buste en parlant de la manière la plus inquiétante pour son équilibre, qu'elle converse cependant d'une façon merveilleuse, il faut lui rendre justice, et je soufflais à la suivre de l'œil.

— Je vous trouve fiévreux, me disait peu après mon docteur ; que ce passe-t-il ? Est-ce que nous vous aurions nourri trop tôt, et faut-il vous remettre à vous doser un bouillon de malade ?

— Dosez-moi plutôt ce feu follet ! avais-je envie de lui répondre.

— Mais, à tout prendre, vois-tu, Jacques, quatorze heures de solitude par jour, c'est beaucoup quand on est pris par la patte : ne médions pas trop des intermédiaires.

28 mars.

Depuis quelque temps, une idée m'est venue, et j'ai beau lui hausser les épaules en plein visage, lui montrer que je la trouve absurde, elle reste là et s'implante chez moi, si bien que je n'ai plus en tête autre chose.

Mais c'est si fou, que, pour l'écrire, je ferme ma porte à trois verrous et que je tourne deux pages blanches, afin de mettre bien à part cette imagination ridicule.

À force de réfléchir à ma dernière aventure, de repenser à la violente façon dont je traite mon pauvre saint, à ma colère, à ce qui en est résulté au jour enfin où M. de Civreuse a pénétré à Erlange, je me suis demandé, ... je me suis dit qu'il était possible ; ... enfin il m'est entré dans l'idée que peut-être saint Joseph avait exaucé mes prières malgré tout et que M. de Civreuse était le sauveur et le héros attendu.

Je sais bien qu'il ne venait pas à Erlange, qu'il ne pensait pas à moi, et qu'à présent encore ses façons ne sont rien moins que galantes. ... Mais cette coïncidence pourtant !

Je demande de l'aide et voilà que tout à coup dans ma vie murée, pénètre un homme jeune original et intéressant, sinon aimable, et tout à fait du bois dont on fait les héros ! N'est-ce pas un coup du ciel, en vérité ! La maussaderie et la fureur de ma tante m'en sont de sûrs garants, et ses assauts journaliers me montrent quelle pense comme moi que le libérateur de Collette est arrivé.

Quant je me fonds en excuses devant ma pauvre statue, que j'ai reprise, il me semble que son œil me sourit comme jadis et qu'elle me dit : " Tu vois bien que tu désespérais trop vite, et que je ne te trompais pas du tout ! "

Puis, l'instant d'après, je me répète que je suis folle, et la figure glaciale de M. de Civreuse me revient en mémoire. Il se soucie de moi juste autant que de mon chien et il est aisé de voir qu'il s'exaspère de l'arrêt qui l'attache ici.

Et pourtant si c'est écrit, il faudra bien qu'il y vienne, même qu'il soit très content d'être endommagé comme le voilà, par-dessus le marché, car enfin sans cela il passait outre !

Son aspect ressemblait-il tout à fait à l'idéal de mes songes d'été ? je ne me rappelle plus, car à présent, quand je cherche à évoquer l'image de mon beau ténébreux, c'est la figure de M. Pierre qui vient devant mes yeux, et je ne remonte pas aux premières pages de mon cahier pour voir si je ne me trompe oui ou non, puisque je le trouve bien ainsi.

Son front, qu'on voit mal maintenant, est grand et large évidemment, ses cheveux, sont châains, coupés ras et dressés en brosse son nez courbé est plutôt trop long, je crois ; sa bouche est toujours serrée, et sa barbe enfin n'est pas tout à fait une barbe, mais pas rien qu'une moustache non plus, et je voudrais lui demander comment elle s'appelle au juste.

Quant à la nuance de son œil, de ses yeux plutôt, car je suppose que l'autre est tout pareil à celui que je connais, elle est singulière : ce n'est pas bleu, ce n'est pas gris, et rien ressemble d'avantage que l'eau des sources où je me mirais l'an dernier. Tout s'y trouve, jusqu'à l'ombre des nuages qu'on croirait y voir passer de temps en temps, car la couleur en varie suivant ses émotions, et le ton pâlit ou se fonce à tout instant.

Son teint est brun sauf depuis une raie qui coupe le front et d'où la peau est restée blanche jusqu'aux cheveux, ce qui paraît tout drôle. On croirait qu'on a peint la figure d'une même nuance jusque-là et que, la couleur étant venue à manquer tout d'un coup, on a laissé le reste tel quel.

Son caractère, par exemple, est brusque, peu aimable, et il a l'air d'un homme si accoutumé à faire ses propres volontés, que celles des autres ne doivent plus compter beaucoup.

Je me figurais bien un tyran aussi tyran pour tout le monde, mais je le voyais s'adoucissant davantage à mon aspect. ...

D'ailleurs, quand j'ai bien rêvé ainsi, toute la folie qu'il y a à s'attacher à pareille idée me revient. Jamais prince Charmant se fit-il moins charmant pour séduire la dame de ses pensées ? et ne suis-je pas forcée de m'apercevoir que M. de Civreuse ne ressemble actuellement qu'à un dogue enchaîné, un dogue savant, très bien élevé, très au courant des belles manières, mais qui ne s'amuse pas du tout dans sa niche, c'est visible.

Et puis enfin, moi-même m'accommoderais-je de cette humeur sévère ? On dirait que, par un charme spécial, tout ce que je fais et tout ce que je dis est précisément le contraire de ce que je devrais dire ou faire, et je procure au sourceil de mon interlocuteur le plaisir d'une incessante gymnastique, tant il s'élève souvent dans les vifs étonnements que je lui cause. Or ce n'est pas pour être blâmée constamment qu'on attend depuis dix-huit ans sa liberté et un brin de joie. ...

Et pourtant la mère Lancien paraissait bien sûre de son affaire en me promettant le succès, et elle a tant vu de chose, et moi si peu ! ...

PIERRE A JACQUES

— Ah mon ami, que je t'attendais bien là, et que ta dernière lettre te ressemble donc !
— Tu t'enflames, tu t'agites, tu bâtis tout un roman dans le vide, et tu me l'envoies

en train express, en me demandant si tu n'es pas en retard et si tes félicitations arriveront avant ou après la cérémonie.

« Cet accident qui m'abat sur la grand-route, ce vieux château où on me transporte évanoui, cette jeune fille qui me veille nuit et jour arrosant mon lit de ses pleurs, tout ça te grise et te transporte ; tu me vois épris, fou d'amour agenouillé aux pieds de ma belle, autant qu'un homme qui a la patte cassée peut s'agenouiller. bénissant les chemins impraticables, parce que cette solitude à deux est une joie, aimant mes misères, parce qu'elles m'ont donné l'accès d'Erlange, et l'hiver, parce qu'il fait notre nid d'aigle imprenable et inaccessible aux jaloux et aux curieux.

« Eh ! mon pauvre Jacques ! je n'ai pas ton tempérament de bois sec, ni ton envolée d'imagination, et tu dois te rappeler qu'autrefois déjà, quand nous allions dans le monde tous les deux ensemble, j'avais des cheveux blancs à côté de la tête folle et de la fougue de tes caprices.

« Tandis que toi, comme un gourmand, dévorais dans une soirée une et jusqu'à deux passions, t'éprenant parfois si violemment de tes danseuses qu'après le cotillon tu allais jusqu'à rêver mariage, c'est à peine si je donnais mon cœur une fois la semaine. Et encore n'est-il arrivé d'un dimanche à l'autre, et parfois durant toute une quinzaine, de le sentir sans pulsations.

« Et tu veux, maintenant que je me suis brouillé avec le genre humain tout entier, avec les gentils camarades du boulevard comme avec les aimables mondaines, quand j'ai de tout par-dessus les yeux, que j'aie tomber amoureux comme un écolier et me charger d'une chaîne au moment où je secoue mes épaules avec bonheur ! Non ! non ! et, si tu veux la place, Jacques, foi de Civreuse, je te cède tout sans regrets, le lit à colonnes, la gouttière de plâtre, et la petite blonde par-dessus le marché !

« Quant à être blonde, mon ami, je n'y peux rien, elle est blonde, et je t'ai dit tout droit sans penser à mal... Ceci me ramène à tes plaintes au sujet de mademoiselle D'Erlange : — Tu me forces à le rêver, me dis-tu : à part ses cheveux, pas un indice, et tu t'attardes aux tapisseries, aux tours, aux fariboles enfin ! J'ai le cadre, je le sais par cœur, même Mets-y le Creuze, je t'en prie !

« Le voici, et sincère d'une sincérité que mes yeux nullement prévenus, comme tu vois, peuvent te garantir absolue.

Mademoiselle Colette est plutôt petite, ou du moins sans l'être en réalité, elle le paraît. Cela tient-il à la finesse invraisemblable de sa taille, à sa tête, qui, comme celle des statues grecques, est menue, ou à la prestesse et à la multiplicité de ses mouvements ? on ne sait pas. Mais il est certain que debout, dans ses rares instants d'immobilité, elle monte droit et haut comme un boulevard qui s'élançait, et que je la regarde alors tout surpris. Où a-t-elle pris cette condée de plus ?

« Puis, quelque idée lui passe dans l'esprit elle part à droite ou à gauche de son pas glissé, et ce n'est qu'un elfe échappé de bon matin du logis et qui rend visites à des humains. Or, tu le sais, mon ami, les elfes n'ont ni tailles ni âges.

« Le nez est court, fin et un peu gamin, l'ovale est joli, plein comme un beau fruit, et le teint ambré.

« Ne lis pas jaune, nous ne sommes pas au Cambodge, c'est une peau transparente, sous laquelle luit perpétuellement un rayon de soleil. Le front est grand, la bouche bien faite, et quant aux yeux, je te dirais bien volontiers qu'ils sont superbes, si tu devais le prendre comme il faut ; mais tu le prendras mal, et tu verras des flammes et des élanes de

passion où il n'y aura qu'un signalement de passeport consciencieux, car un passeport lui-même les remarquerait, j'en réponds, et et même les émargerait tout courants aux "signes particuliers" tant ils ressemblent peu à ce qu'on voit communément.

« Grand, superbement fendus, — autant sauter le pas ce soir, car je te connais, demain tu réclamerais, — ces yeux sont d'un noir profond, intense, et d'où sort un éclair incessant.

« La paupière baissée, c'est le calme d'un enfant qui dort ; relevée c'est fulgurant, et on croirait qu'une lumière intérieure éclaire cette iris qui flambe.

« Le diamant noir existe-t-il ? Je n'en sais rien, quoiqu'on en parle souvent ; mais je crois que je me le figure assez bien maintenant.

« Le trait distinctif du regard est une mobilité d'expression dont rien ne peut rendre la variété, et la vivacité générale se retrouve là. A la lettre, on y voit courir les idées, et c'est bien un peu traître, ces grands yeux qui pensent ainsi à livre ouvert.

Les cils retroussés se baissent rarement et avec un battement large comme le coup d'aile d'un oiseau qui plane, car la lumière ne blouit pas ce regard-là, et le soleil et lui se fixent en camarades.

« Les sourcils sont nets et fins. C'est un coup de pinceau pour lequel on ne s'est pas repris à deux fois.

« Enfin, comme complément à ce mélange de grâce et de malice, figure-toi du côté gauche, au-dessus de la lèvre, une toute petite fossette venue on ne sait d'où, qui se creuse à tout propos et hors propos, relevant seulement un coin de la bouche, de sorte qu'elle ne rit que d'un côté à la fois, et comme en contrebande, ce qui lui donne une expression de gaieté inexprimable.

« Je ne te dirai pas que macemoiselle Colette a des pieds et des mains d'enfants, parce que je trouve la comparaison absurde. Vois-tu, pour terminer un corps élancé de jeune fille, ces deux gros pieds rebondis, aussi larges que longs, et ces petites pattes pleines de trou qu'ont les marmots ; cela fait frémir ! Mais les D'Erlange sont de bonne race, on s'en aperçoit.

« Somme toute, c'est une figure originale, remarquable sous beaucoup de rapport, devant laquelle tu jetterais des cris d'admiration, à qui tu dédirais un sonnet chaque soir, et dont un peintre s'emparerait avec délices, sauf à ne pas pouvoir la rendre telle qu'elle est. Je ne lui en demanderai pas moins quelque jour la permission de m'y essayer, et et ma première aventure de voyage aura la première page de mon album.

« Eh bien ! alors ? dis-tu... Eh bien est-on forcé d'aimer tout ce qui est beau ? Je te le détaille en artiste, comme je te décrirai dans trois des palais, des fleurs de lotus et des aluées, si toutefois les aluées existent autre part que dans les ballets de théâtres ; mais si tu vas imaginer un nouveau roman à chaque nouveau visage que je te présente, j'en serai réduit à t'écrire en style nègre.

« Bon petit voyageur, bien arrivé. Fait "jolie traversée. Lui pas mal de mer. Trouvé "belle case pour se loger. Embrasse petit "frère blanc."

« On découvre mon front ce soir. Qu'elle mine va faire ma cicatrice ? J'y songe un peu, je t'avouerai.

« Si la balafre est honorable, je m'en arrange ; mais si le trou rond et massif sent son coup de baton ou de piédestal, je somme mademoiselle Colette et son exécuteur des hautes œuvres d'en redécouvrir un peu ? Que diable ! on a son amour-propre, si vieux bonhomme qu'on soit ! »

12 avril.

Dire que l'intimité progresse avec M. de Civreuse, non, pas plus aujourd'hui qu'hier. Il est à présent qu'il était à son premier réveil : poli comme un roi, mais bourru comme un ours, et railleur en proportion, et nos moindres propos sont des escarmouches.

— Qu'as-tu donc toujours à te chipoter avec ton monsieur ? me disait Benoîte hier ; ça ne lui vaut rien, tu sais !

Que veux-tu, ma vieille, lui ai-je répondu, il voit rouge et moi blanc... Je ne puis pourtant pas lui laisser dire des énormités en l'approuvant toujours rien que parce qu'il est malade, quand lui relève si vivement tout ce que je fais. C'est plus fort que moi !

Et c'est vrai, j'ai beau me prêcher chaque matin et chaque soir, me dire que, si j'étais autrement, je lui plairais mieux sans doute, me jurer que je changerai le lendemain ; dès que je suis là et que j'entends ce ton calme qui critique tout indifféremment, les gens et les choses, je pars malgré moi et je lui réponds avec toute la vivacité et l'indignation que j'éprouve.

La vérité est que je suis furieuse, furieuse non seulement parce que M. de Civreuse ne m'a point à gré et me trouve laide, sotté et je ne sais quoi encore ; mais furieuse surtout parce que j'ai beau faire, je n'arrive pas à lui rendre sa politesse.

Parfois je suis prête à courir à lui et à lui affirmer que, si son opinion n'est pas flattante pour moi, la mienne est tout semblable à son égard ; puis je me défie de ma langue. Au fond, je ne le pense pas du tout, et voit-on ma diatribe se tournant tout à coup en compliment ? c'est à frémir ;... Je ne sais pas si on arrive à dire du même ton ce qu'on sent et ce dont on ne pense pas le premier mot, et son oreille est bien délicate pour ne pas sentir la différence.

Alors je prends le parti de me taire, et, rentrée dans ma chambre tous les huis clos je me dédommage en interpellant rudement mon imagination et mon cœur.

Oh ! monsieur de Civreuse, le jour où vous tomberez à mes genoux, comme je vous y laisserai, et comme vous regretterez alors le temps perdu, pendant que vous attendrez anxieusement ces sourires que vous auriez si bien pu faire naître à ces heures-ci !...

PIERRE A JACQUES

« Mon ami, elle a de l'esprit, il ne faut pas le nier ; mais c'est son flamboisement et son ardeur même qui me font peur.

« Aimerais-tu une fusée qui, au lieu de partir dans les nuages, te danserait perpétuellement devant les yeux ? Moi, ça m'énerve et je clignote. Seulement, il faut être juste, la fusée a de belles couleurs et un jet hardi.

« C'est te dire que nous sommes en conversations réglées, et qu'elle ne se contraint nullement devant moi. Un patriarcale, ça ne tire pas à conséquence, tu conçois ?

« Mais commençons d'abord par mes petites affaires de coquetterie, si tu veux bien. Elles ont tourné mieux que je n'espérais. La balafre descend les cheveux et coupe le sourcil d'un air déterminé. Il n'y a rien à dire, et avec cela je peux revenir de la tour Malakoff si je veux : c'est irréfutable.

« Le bon docteur lui-même m'a contempné orgueilleusement. Vanité d'artiste bien excusable !... Puis il a convié tout mon entourage à venir voir le modelé et le fini de ses raccords.

(A suivre.)

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B. — Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagne, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.
Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
69 Rue St-Jacques, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 16 Juin.
Après-Midi et Soirée.

La jolie comédie de

STRUCK GAS!

Nouvelles chansons, dances, variétés, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice
MONTREAL

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.



LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montréal

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Gray's Dental Pearlline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE
10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luze.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE
SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York;